

Document Citation

Title	John Ford: le premier des Mohicans
Author(s)	Gilles Jacob Blake Lucas Peter Bogdanovich Danièle Heymann
Source	<i>Cannes Film Festival</i>
Date	1995
Type	program note
Language	French
Pagination	157-192
No. of Pages	35
Subjects	Ford, John (1894-1973), Cape Elizabeth, Maine, United States
Film Subjects	The sun shines bright, Ford, John, 1953 Young Mr. Lincoln, Ford, John, 1939 Stagecoach, Ford, John, 1939 Two rode together, Ford, John, 1961 The prisoner of shark island, Ford, John, 1936 Wagonmaster, Ford, John, 1950 The iron horse, Ford, John, 1924 She wore a yellow ribbon, Ford, John, 1949

How green was my valley, Ford, John, 1941
Cheyenne autumn, Ford, John, 1964
Sergeant Rutledge, Ford, John, 1960
The whole town's talking, Ford, John, 1935
Fort apache, Ford, John, 1948
Donovan's reef, Ford, John, 1963
They were expendable, Ford, John, 1945
The quiet man, Ford, John, 1952
The Wings of eagles, Ford, John, 1957
The searchers, Ford, John, 1956
Seven women, Ford, John, 1965
My darling Clementine, Ford, John, 1946
The grapes of wrath, Ford, John, 1940
The man who shot Liberty Valance, Ford, John, 1962
Three bad men, Ford, John, 1926
Steamboat round the bend, Ford, John, 1935
The last hurrah, Ford, John, 1958

Dans la légende américaine, l'œuvre de John Ford est un phénomène naturel aussi important que les chutes du Niagara, le Grand Canyon de l'Arizona ou le Vieux Fidèle du Yellowstone Park. Ford a signé 135 films. Pour avoir tourné davantage de films muets que de films parlants, il compte parmi les pionniers qui ont inventé le récit cinématographique. On peut même dire, devant les qualités d'une œuvre si ample, si considérable, que John Ford incarne le cinéma hollywoodien par excellence.

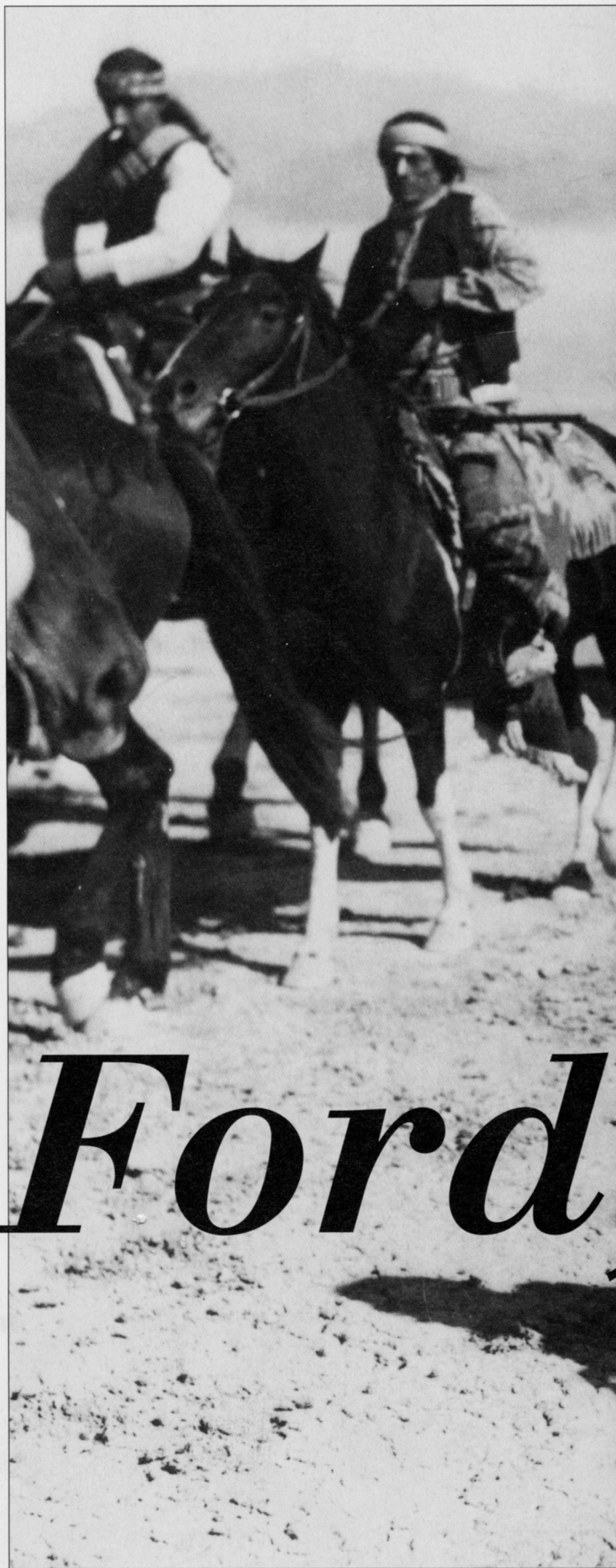
L'homme est surtout célèbre pour ses films d'action, au premier rang desquels le western brille d'un feu tout particulier: «Stagecoach» et «My Darling Clementine» en sont l'illustration la plus évidente. Mais le film de guerre («They Were Expendable»), la comédie («The Whole Town's Talking»), le film historique («Young Mr. Lincoln»), le film à grand spectacle («The Hurricane»), le film d'époque («How Green Was My Valley»), le film social («The Grapes of Wrath»), d'autres genres encore, comme le documentaire («The Battle of Midway»), lui ont tour à tour permis de s'affirmer comme le premier des Mohicans.

Car Ford ne se contente pas de lancer les Indiens à l'assaut de la diligence ni la cavalerie U.S. aux trousses des Indiens. Même s'il ne s'attarde pas trop à les contempler, il parcourt les grands espaces de la vieille Amérique avec

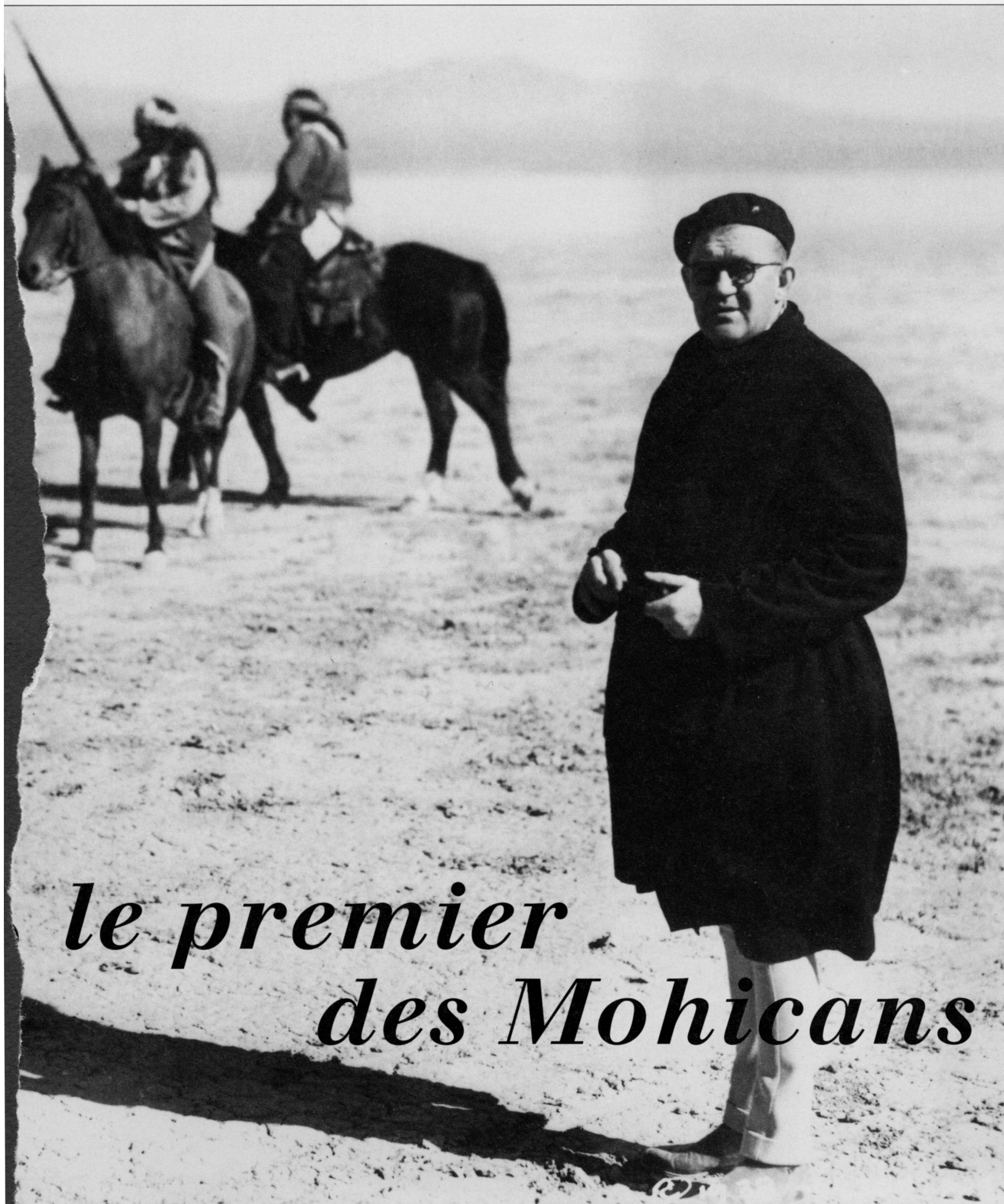
John Ford



La Chevauchée fantastique.



Ci-dessus et page précédente, John Ford sur le tournage de la Chevauchée fantastique.



l'âme d'enfant d'un poète qui s'émerveille. Ancêtres (avec l'Anabase !) de ce qu'on a appelé bien plus tard le «road movie», ses films sont bien souvent des romans d'évasion vers l'Ouest mythique : les Joad de «The Grapes of Wrath» cahotant sur leur tacot le long de la N.66 ou les Mormons de «Wagonmaster» parcourant le désert dans leurs chariots bâchés ne font que reprendre la piste de la «Frontier» perdue avec des allures mystiques d'exode ou de fuite en Egypte. Et Ford lui-même, dans sa vie professionnelle, a toujours hésité entre sa marche vers la terre promise (les grands horizons du western ou de l'océan, cette autre Prairie) et la recherche de ses racines (les pâturages verdoyants et la pêche au saumon de son Irlande natale). Ici comme là, Ford assiste sans plaisir à la transformation des mœurs, au bouleversement des conditions sociales, à la rupture entre les géné-

rations. Trouvère du bon vieux temps et des hommes du temps jadis, il préfère la vie rude, le bonheur anarchiste des pionniers. Brusque dans ses principes comme dans ses paroles, Ford fait cependant son miel des contradictions d'un libéral qui aurait de temps en temps une pulsion progressiste quand une trop criante injustice sociale le fait monter sur ses grands chevaux.

Mais ce qu'il aime par dessus tout, c'est créer des personnages tous plus grouillants de vie que la vie même, et s'attacher à mettre en scène des histoires qui, pour la plupart, tournent autour de ce thème éternel : la peinture d'un groupe humain, d'un noyau social plongé dans des aventures dramatiques au contact desquelles chacun va se révéler selon son tempérament. Bien sûr la prostituée aura bon cœur, le lâche restera couard, le sergent obéissant



Les Raisins de la colère : Ma Joad (Jane Darwell), Tom Joad (Henry Fonda).

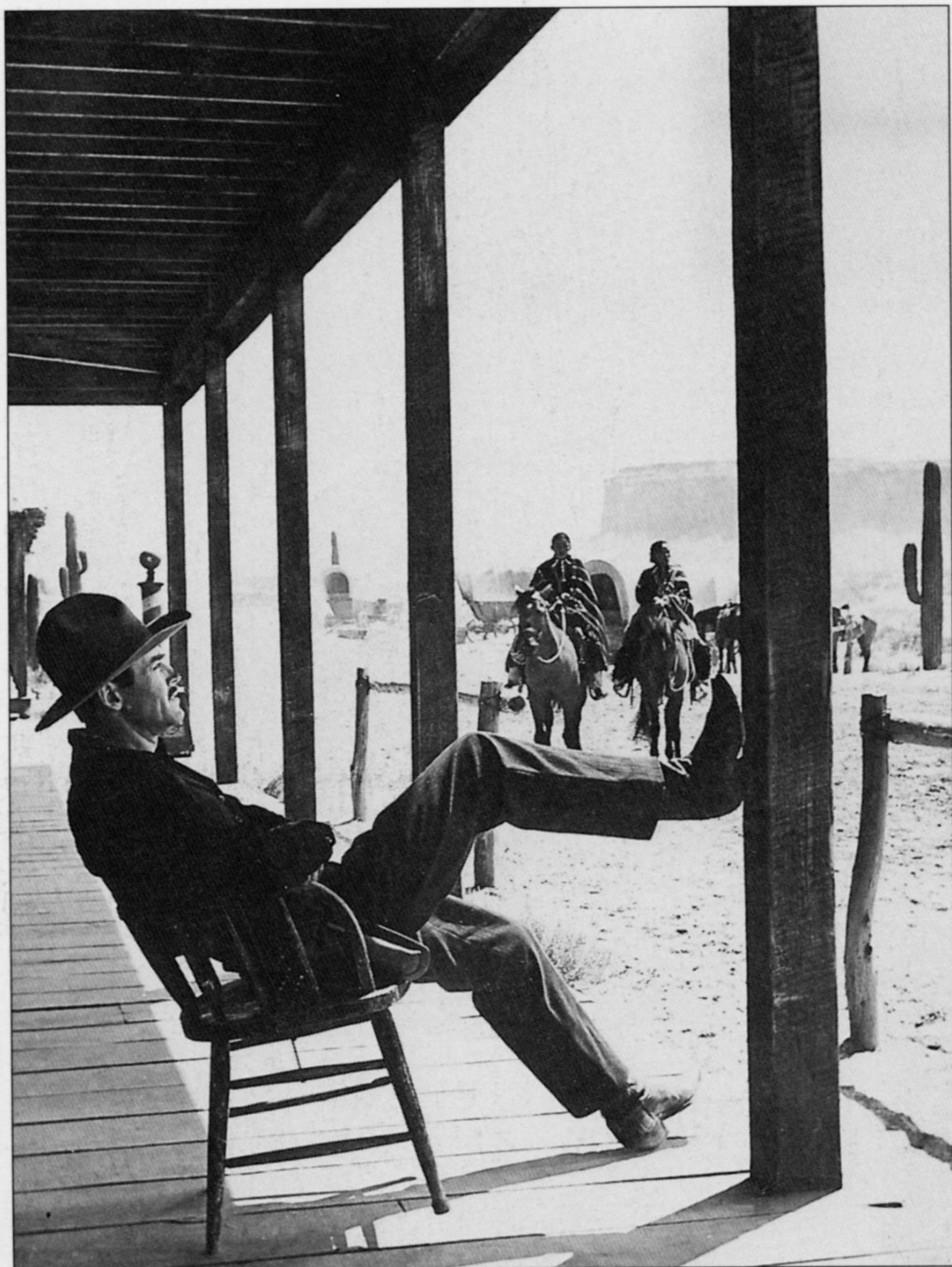


Le Convoi des braves.

mais borné, et le médecin n'en finira plus de s'enivrer à force d'être dégoûté de lui-même. Mais Ford ressemelle chaque poncif en en faisant un personnage chaussé de neuf. Dès lors, la vraie question qui se pose n'est plus : comment la famille va-t-elle s'en sortir ? mais comment la famille va-t-elle parvenir à maintenir sa cohésion ? Retour, rencontre, retrouvailles, départ, assimilation, intégration : telles sont les étapes qui jalonnent plus sûrement le bivouac de la condition humaine que les cavalcades éperdues ou les bagarres homériques dans un village de la vieille Erin.

Le génie de Ford, on le trouve dans sa fraîcheur, sa limpidité, sa vigueur, sa modestie, la simplicité des moyens utilisés. Le sens du ciné-

ma est chez lui tellement inné qu'il n'a jamais d'hésitation sur l'endroit où placer sa caméra, l'objectif à employer, l'angle à donner, la lumière à étaler, le geste à souffler à ses acteurs. Ses découpages sont des mécanismes d'horlogerie et il joue de l'alternance de ses plans en grand organiste. Pourtant, bien souvent, la première prise est la bonne pour la simple raison qu'une seule prise lui suffit. Mais l'économie d'effets n'exclut pas la puissance du récit et la composition de l'image : écrire le nom de John Ford, c'est éveiller dans le souvenir du cinéphile assez d'images fortes où l'esthétisme, la vision poétique de la vie, si élaborés soient-ils, ne l'emportent jamais sur le sens aigu du spectacle.



Wyatt Earp (Henry Fonda)...

... et Clementine Carter (Cathy Downs) dans *La Poursuite infernale*.

Nous sommes à Tombstone, c'est dimanche matin et, sur la véranda du seul hôtel local, où il aime allonger ses grandes jambes de shérif dégingandé, Henry Fonda (Wyatt Earp), rejoint Cathy Downs (Clementine Carter), qui vient d'être congédiée par Victor Mature ("Doc" Holliday). Une cloche sonne au loin, les fidèles se hâtent...

Clementine : "J'aime votre ville le matin, shérif, l'air y est si pur... le parfum des fleurs..." - "Non, c'est moi", dit Fonda qui sort de chez le coiffeur. Elle veut l'accompagner, il acquiesce, mais déjà elle a glissé sa main sous son bras, ils tournent le coin de la rue où le coiffeur les salue. La caméra les précède vers cette église qu'on inaugure et qui n'est encore qu'une charpente en plein air. Un chœur lointain et la cloche les guident. Là-bas, le maire a sorti son violon, les drapeaux flottent, des pieds scandent la mesure sur le plancher de bois, et la "square dance" démarre avec ses figures imposées. Quand, quelques plans plus tard, on revient sur Fonda et Downs, on sent que, tout doucement, un couple commence à naître. Elle tape dans ses mains pour accompagner les danseurs. Il comprend l'invite, hésite, puis enlève son chapeau, le lance au loin, s'incli-

ne. Elle retire à son tour son corselet et le lui donne avec assurance. Il le place sur son bras replié, comme un maître d'hôtel sa serviette ou un chevalier l'écharpe de sa dulcinée. Il l'aide à monter sur l'estrade. La musique s'arrête, le maire salue leur arrivée et les invite à ouvrir le bal. Fonda s'incline à nouveau et ils s'élancent, seuls sur la piste, sous les applaudissements et les cris de joie. A chaque tourbillon, Fonda, un peu raide, lève le genou très haut, et Cathy apparaît songeuse sous son chapeau fleuri. Et quand la danse s'achève, en une légère contre-plongée qui les avantage, de petits nuages blancs, arrêtés, s'accrochent dans le ciel... La scène compte 28 plans : 4'52" de bonheur... Des exemples aussi parfaits de l'art de la mise en scène, on en compte des centaines dans l'œuvre de John Ford.

John Ford ou l'homme inséré dans l'univers, la vérité dans l'épopée, l'humanité dans le grandiose. Dans les plans d'ensemble de ses films en noir et blanc, il y a toujours un noir qui tranche dans la gamme des gris, il y a toujours, dans ces marches vers la terre promise, des ombres qui s'allongent sur la prairie, les grisés des lignes de chariots, une lumière blanche



Wyatt Earp (Henry Fonda) et Clementine Carter (Cathy Downs) dans *La Poursuite infernale*.

qui sculpte de sombre les arêtes rocheuses de la chère Monument Valley, et, pour lier premiers, seconds et arrière-plans dans une profondeur de champ somptueuse, le galop poudreux d'un centaure annonciateur de danger. Ford à son meilleur retrouve les secrets du grand photographe américain du Vieil Ouest, Edward Sheriff Curtis, dont il ressuscite les trésors ethnologiques et le sentiment de la nature.

A quoi bon l'effet, en effet ? Même s'il a parfois une caractérisation un peu théâtrale du décor et du cadre de l'image, même s'il arrive qu'une trace d'expressionnisme durcisse encore ses contrastes (dans «The Informer», et même dans «The Grapes of Wrath», «The Long Voyage

Home» ou «Wagonmaster»), ou qu'une surcharge plastique lui fasse rater un film («The Fugitive»), le cinéaste ne s'embarrasse jamais d'intellectualisme. John Ford ou la théorie des ensembles : c'est dans la simplicité que se trouve l'essentiel parce que c'est la simplicité qui est essentielle. Celle d'une «épopée picaresque dont les personnages ne prennent jamais leur héroïsme au sérieux», selon le mot de Jean Mitry, -ni l'auteur, son art. Quelle santé et quelle leçon !

Quand le cinéma atteint ainsi à une dimension biblique, c'est qu'il a rejoint sa légende. Celle de John Ford, en tout cas, est inaltérable. Imprimons-la.

Gilles JACOB.



Les Cavaliers.



Le Convoi des braves.



Les Cheyennes.

1939 : l'année prodigieuse

Il y a des années terribles. 1939 est une année terrible. L'Europe s'enfonce dans un cauchemar sans fin. Il y a des années superbes. 1939 est une année superbe. Hollywood s'épanouit dans un rêve sans bornes. Les films y naissent comme les fruits d'or d'un oranger du Paradis. Jamais plus dans l'histoire du cinéma américain on ne connaîtra douze mois d'une comparable magie.

C'est l'année de «Autant en emporte le vent», bien sûr, le film superlatif, dix Oscars, plus de 4 millions de dollars de budget (à l'époque !), plus de 20 millions de dollars de recettes (en première exploitation !). Mais c'est aussi l'année du «Magicien d'Oz» avec l'irrésistible Judy Garland de 16 ans, des «Hauts de Hurlevent» de William Wyler avec Laurence Olivier-Heathcliff ; George Cukor, Howard Hawks, Raoul Walsh, Ernst Lubitsch sont au travail, des scénaristes aussi, quasiment pris en otage par les Studios et qui ont pour noms William Faulkner et F. Scott Fitzgerald, Greta Garbo rit enfin dans «Ninotchka», Ingrid Bergman fait ses débuts hollywoodiens dans «Intermezzo», les Marx se déchaînent dans «Un



Sur le tournage de la Chevauchée fantastique.



Ringo Kid (John Wayne) dans la Chevauchée fantastique.



Tom Joad (Henry Fonda) dans les Raisins de la colère.

jour au cirque», Frank Capra envoie Monsieur Smith au sénat, Bette Davis remporte sa «Victoire sur la nuit», dans «Place au rythme» de Busby Berkeley, les choristes emmenés par Judy Garland et Mickey Rooney entonnent à la fin un étrange et prémonitoire plaidoyer pour la paix : « Nous envoyons nos vœux aux pays amis... »

En 1939 on comptera 85 millions de spectateurs (les deux tiers de la population américaine) dans les 16.000 salles du pays. Il auront payé 25 cents pour voir à chaque programme (qui change quelquefois trois fois dans la semaine), un dessin animé, les actualités et deux longs métrages. Pour satisfaire cet insatiable public, les Studios auront produit cette année-là 388 films...

Quoi encore ? Qui surtout : John Ford, pour François Truffaut «un de ces artistes qui n'ont jamais prononcé le mot *art* et un de ces poètes qui n'ont jamais prononcé le mot *poésie*». John Ford, en 1939 ne tourne pas un film, ni deux, ni trois, mais quatre. Le 2 mars sort «La Chevauchée fantastique» («Stagecoach»), le 9 juin, «Vers sa destinée» («Young Mister Lincoln»), le 3 novembre, «Sur la piste des Mohawks» («Drums along the Mohawks»), le 5 mars 1940, «Les Raisins de la colère» («The Grapes of Wrath»).

Un an, très exactement, pour au moins trois chefs-d'œuvre. Comme si Balzac (pourtant réputé pour sa boulimie créatrice) avait écrit la Comédie humaine en un an, comme si Michel-Ange avait peint le plafond de la Chapelle Sixtine en un an. 1939, prodigieuse année d'un artisan inspiré, qui pour la première fois -«Glory, glory, hallelujah»- adoube les deux piliers vivants de sa monumentale saga. Chacun apparaissant sur ses interminables, admirables, inoubliables jambes perché, John Wayne, Henry Fonda. Contradictaires, complémentaires, le corps et l'esprit, à eux deux, tel Janus de l'Ouest mythique, ils sont Ford tout entier, Ford nationaliste, humaniste, populiste, progressiste, militariste, pacifiste, Ford de droite et de gauche, du Sud et du Nord, de tous les temps et d'un seul pays, le cinéma.

Voir Ford, revoir Ford, c'est chaque fois découvrir l'Amérique et c'est se retrouver soi-même. C'est retrouver le plaisir absolu d'une image soudain, qui vous poignarde le cœur, on ne sait pas pourquoi, on ne s'y attendait pas, il n'y a pas eu de préavis, pas d'esbroufe, on est cloué de bonheur, les larmes viennent, et les rires aussi. Rien n'est jamais abandonné, laissé en chemin chez Ford, tout a droit de cité



La Chevauchée fantastique (John Carradine, Louise Platt, Claire Trevor, John Wayne).

dans le cadre, l'ombre d'un homme plus grande que lui qui dit l'heure du jour et les tourments de l'âme, la rivière qui coule et parle de Dieu, le chien qui passe, le coup de vent et le coup de poing, la femme forte souvent et patiente, portant un enfant sur les chemins exécrables d'une terre à conquérir...

On ne se souvient pas toujours qu'on aime Ford. De toutes façons, Ford s'en fout, il n'était pas particulièrement aimable, d'après ce qu'on sait, mais quand même, la légende est réductrice, lapidaire. Ainsi rapporte-t-on toujours cette réplique imparable lors d'une réunion de la Guilde des metteurs en scène en plein mac-carthisme : «Mon nom est John Ford, je fais des

westerns». On oublie que cette réplique, et Peter Bogdanovitch le rappelle opportunément dans son livre essentiel, préluait à l'intervention musclée de Ford en faveur de Joseph L. Mankiewicz, accusé par Cecil B. DeMille «d'être un rouge» !...

On ne se souvient pas assez qu'on aime Ford... Ah ! «l'entrée» de Ringo Kid/John Wayne, se matérialisant comme un mirage dans le désert, un sillon de poussière sur sa joue lisse, un rayon de soleil dans son œil clair, souriant comme un grand voyou innocent sous son Stetson blanc ! «La Chevauchée fantastique», western absolu, premier western parlant de Ford, premier western tourné dans le décor

Ah ! le galop de l'attelage

des six chevaux noirs comme l'enfer !



La Chevauchée fantastique.

plus grand que nature de Monument Valley, et tribut inattendu à Guy de Maupassant ! Oui, Dallas, la prostituée au grand cœur est bien la sœur de Boule de Suif, même si « l'ennemi » est ici l'Indien et non plus le Prussien...

Ah ! le galop de l'attelage des six chevaux noirs comme l'enfer ! Ah ! l'attaque de la diligence ! Une splendeur ! Un modèle ! A la fois tant de force et tant d'enfance ! C'est une guerre mais c'est un jeu, les flèches des Indiens sifflent gaiement et n'atteignent leur but que (très) rarement. Alors qu'aucun des innombrables coups de feu de John Wayne, perché comme un roi à l'arrière de la diligence emballée qui bringuebale son hétéroclite poignée d'humani-

té, ne manque sa cible... John Ford confiait à Peter Bogdanovitch : « A propos de ce film, Frank Nugent m'a fait la réflexion suivante : « Il y a une seule chose que je ne comprends pas, Jack. Dans la poursuite, pourquoi les Indiens ne tirent pas tout bêtement sur les chevaux de la diligence ? » Je lui ai répondu : « Dans la réalité, c'est probablement ce qui est arrivé Frank. Mais s'ils l'avaient fait, ça aurait été la fin du film, non ? » .

Ah ! Henry Fonda, ce « Young Mister Lincoln » fondant de séduction gauche, de charisme débutant. Trébuchant comme un grand faon sur ses pattes trop longues, tout noir dans son costume rapé de clergyman, déjà en marche

«vers sa destinée» chaussé de bottes crottées, avec pour seule arme son éloquence radieuse. Ah ! Cette scène du début, avec Ann Rutledge (Pauline Moore), les deux fiancés ne se touchent pas, ils sont loin l'un de l'autre, c'est le printemps de l'amour, il lui dit qu'il n'a rien contre les rousses, c'est tout, et c'est une déclaration torride. Puis on voit la neige, on entend encore la voix de Fonda, qui dit que les bourgeons déjà reviennent, il parle toujours à Ann, mais c'est à sa tombe qu'il parle. Cela s'appelle une ellipse, messieurs dames, et une ellipse comme celle là est un cadeau comme on en fait plus...

Ah ! «Sur la piste des Mohawks» ... Le premier film en couleurs de Ford, son western le plus insolite où les chevaux ne sont que de labour, où la nation américaine accouche d'elle-même dans la douleur de sa guerre d'indépendance, et où l'axe anglo-indien fait des ravages chez les valeureux colons de la côte Est. Henry



Abe Lincoln (Henry Fonda) dans *Vers sa destinée* ; page de droite, *Les Raisins de la colère*.



Pa Joad (Russel Simpson), Ma Joad (Jane Darwell) et Tom Joad (Henry Fonda) dans *Les Raisins de la colère*.

Fonda est un de ces valeureux colons, cela n'étonne personne. Plus surprenante est sa valeureuse épouse, incarnée par Claudette Colbert (née Claudette Chauchoin à Paris), notre Claudette pour tout dire. Si divine chez Capra, si mutine chez Lubitsch, elle semble ici un peu égarée par les épreuves de sa vie de pionnière, ne quittant cependant jamais une mignonnette, croquignollette charlotte de dentelle bouillonnée, très Marie-Antoinette au Petit Trianon...

Ah ! la salopette de Henry Fonda dans «Les Raisins de la colère», aussi emblématique que le pull-over jacquard de Jean Marais dans «L'Eternel retour» ! Et le plus beau personnage de ce film nocturne et rageur, de ce film de poussière, de misère et d'espérance, le personnage sublime de la mère, Ma Joad (Jane Darwell). Elle quitte à jamais sa maison, sur un petit réchaud elle brûle les reliques dérisoires de toute une vie. Elle trouve une paire de boucles d'oreilles, elle les accroche un instant, un instant seulement, c'est la coquetterie du désespoir, l'adieu à la femme qu'elle fut ; désormais elle est une errante, elle n'a plus de sexe, plus de terre, elle n'a plus que la force invincible de survivre. Ma Joad retrouvant son fils Tom (Henry Fonda), qui sort de prison. Ils sont debout, ils se tendent la main, timidement, c'est un ouragan de tendresse... Ma Joad, à la fin, au volant de la guimbarde asthmatique qui a conduit la famille de camp en camp, de lutte en lutte, Ma Joad, impériale, disant : «On sera toujours là, parce que le peuple, c'est nous».

Ah ! Il est bon de se souvenir qu'on aime Ford.

Danièle HEYMANN.



Vers le nouveau monde

Une rétrospective des films de John Ford offre l'occasion idéale pour tenter une approche attentive du cinéaste, constater que son œuvre ne se laisse pas cataloguer aussi facilement qu'il y paraît : plusieurs univers s'y mêlent et laissent entrevoir une vision complexe du monde dans lequel passé et futur souvent se fondent, comme s'ils ne faisaient qu'un.



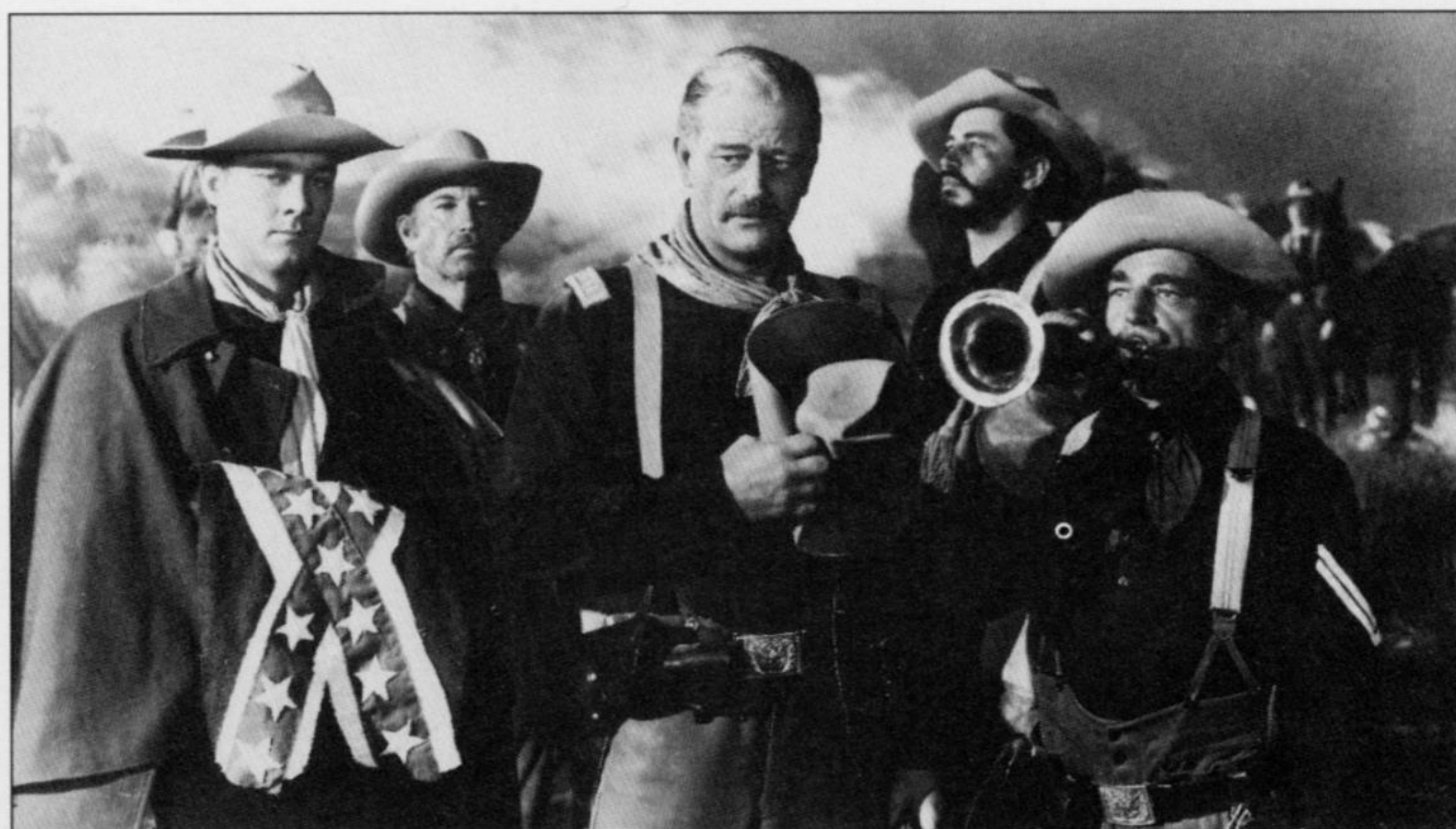
La Prisonnière du désert.

Pour appréhender l'œuvre d'un artiste, il est d'usage d'y chercher un fil conducteur. Toutefois, en ce qui concerne Ford, il serait vain de s'attacher à des considérations générales. Il n'y a pas de motif fordien unique, même si l'on s'en tient à un genre donné, comme son cher western.

Ford a compris un principe essentiel au tout début de sa carrière, lorsqu'il dirigeait la star du muet Harry Carey : l'iconographie et la beauté visuelle inhérente au genre lui fournissait un cadre dans lequel il était aisé d'explorer -de façon sobre et séduisante- à peu près n'importe

quel thème, si recherché soit-il.

La trilogie de la cavalerie, par exemple, est constituée de trois films qui diffèrent tant par leur climat que par leur style. Dans «Le Massacre de Fort Apache» (1948), le conflit entre les Indiens et les Blancs constitue clairement la source dramatique du récit. «La Charge héroïque» (1949) est une ode à l'élégance du geste qui met un terme au chapitre central d'une vie. Et l'action conventionnelle de «Rio Grande» (1950) sert de toile de fond à l'histoire intimiste d'une famille, ponctuée de



La Prisonnière du désert
(John Wayne).



La Prisonnière du désert.

séparations et de retrouvailles. De la même façon, «La Prisonnière du désert» (1956) et «Les Deux Cavaliers» (1961) ressemblent à des variations autour d'un même thème. Mais le premier, par sa forme narrative et son propos, renvoie à l'œuvre d'Homère, avec son héros de dimension épique campé par Ethan Edwards (John Wayne), personnage profondément tourmenté mais fondamentalement sain, tandis que l'ironie grincante caractéristique du deuxième titre en fait un «conte moral» qui n'est pas sans évoquer Eric Rohmer.

La personnalité de Ford, américain d'origine irlandaise, présente un aspect surprenant : bien qu'issu d'une culture blanche patriarcale, du catholicisme et d'une tradition militaire -il fit lui aussi une carrière d'officier de marine-, ses films vont à l'encontre du conservatisme auquel on pourrait s'attendre. Ses affinités avec les femmes s'y révèlent intenses, la vie spirituelle de l'individu semble une préoccupation très personnelle, et sa foi en l'Amérique, assez sentimentale, y est tempérée par un constat lucide de la persistance du racisme.



La maturité du regard qu'il pose sur un monde en pleine évolution trouve un écho particulier dans sa façon de dépeindre la vie militaire : dans des films tels que «Les Sacrifiés» (1945) et «Ce n'est qu'un au revoir» (1955), ce ne sont pas les gestes de bravoure et le patriotisme vertueux qui retiennent son attention, mais le sacrifice de soi et le dévouement serein à son devoir. Et s'il masque, confronté à l'intolérance, son amour pour l'esprit de solidarité, il le réserve pour ces moments rares où une société surmonte ses préjugés et élimine ses barrières pour devenir une véritable communauté aimante : c'est le miracle d'une petite ville de fin de siècle, dans le Kentucky, qui clôt de façon sublime «Le Soleil brille pour tout le monde» (1953).

Entre toutes les lectures erronnées de l'œuvre de Ford, la plus irritante est peut-être son prétendu désintérêt pour les personnages féminins : il aurait tendance à les marginaliser et à les réduire à des archétypes de vierges ou de prostituées. Pourtant, à eux seuls, les trois films interprétés par le couple John Wayne-



John Wayne et Maureen O'Hara dans *Rio Grande*.

Maureen O'Hara -«Rio Grande» (1950), «l'Homme tranquille» (1952), et «L'Aigle vole au soleil» (1957)- n'ont pas leur égal pour saisir dans leur infinie variété les étapes de la relation amoureuse, du stade où l'on courtise et où s'affirme le désir, aux exigences et aux concessions du mariage, en passant par le dévouement parfois douloureux à ses enfants, voire le deuil que provoque leur perte, les épreuves amères de la séparation et la fêlure qui demeure, les signes avant-coureurs de la mort, l'amour qui guérit les blessures et qui perdure - ou même qui renaît de ses cendres.



Page de gauche, John Wayne et Maureen O'Hara dans *l'Homme tranquille*. Ci-dessus, Maureen O'Hara et John Wayne dans *L'Aigle vole au soleil*.



Le Convoi des braves (Ben Johnson, Joanne Dru). Page de droite, *Frontière chinoise* (Anne Bancroft).

Ford a le don d'éclairer ses personnages féminins de façon aussi diversifiée qu'il existe de types de femmes; pour lui, toutes les mères ne sont pas à l'image de la Ma Joad des «Raisins de la Colère» (1940), chaleureuses, dévouées et capables d'un amour inconditionnel. Et l'idée qu'il se fait d'une jeune fille «comme il faut» s'affirme clairement émancipée lorsqu'il l'incarne en Denver (Joanne Dru), dans une scène particulièrement ineffable du «Convoi des braves» (1950). Au moment où Travis (Ben Johnson) lui fait gauchement sa demande, elle a une étrange réaction de timidité, trébuche en s'éloignant de lui - une de ces moments fordien qui sont peut-être apprêtés mais semblent totalement spontanés. On la découvre ensuite en gros-plan, assise à l'arrière d'un chariot, avec dans le regard l'éclat mystérieux de pensées qui ne sont certes ni chastes, ni innocentes.

Les quatre derniers films de Ford - «L'Homme qui tua Liberty Valance» (1962), «La Taverne de l'Irlandais» (1963), «Les Cheyennes» (1964), et «Frontière chinoise» (1966) - témoignent enco-



La Poursuite infernale (Henry Fonda, Victor Mature et Linda Darnell).

re de sa volonté de faire de l'héroïne le pivot émotionnel, moral ou spirituel du récit, de sorte que ces ultimes témoignages procurent une vive impression de renouveau artistique. Et c'est aussi le Dr. Cartwright (Anne Bancroft)





La Taverne de l'Irlandais (Elizabeth Allen, Lee Marvin).

qui, dans «Frontière chinoise», apporte à l'œuvre du cinéaste son dernier acte le plus profondément ambigu.

Ford a très tôt maîtrisé tous les aspects de la technique cinématographique, mais la forme et le style de ses films ont aussi beaucoup évolué tout au long des années : encore une fois, il est difficile de le cataloguer. Ainsi, les plans fixes et le montage classique, qui tous deux mettent en valeur le mouvement à l'intérieur du cadre, semblent être des éléments que l'on retrouve de façon presque constante dans sa période la plus aboutie. Pourtant, c'est un long travelling sur Lincoln (Henry Fonda) et Ann Rudledge (Pauline Moore) marchant au bord de la rivière dans «Vers sa destinée» (1939) qui, d'un lyrisme rappelant Ophüls, constitue l'un des instants les plus inoubliables du cinéma

de Ford, précédant immédiatement le point culminant de la scène, et son retournement bouleversant.

Car Ford manie de main de maître ces changements de ton qui nous font basculer d'émotions poignantes en accès de franche gaieté. Ce sens incomparable de la comédie fait passer comme un souffle sur la tristesse et la mélancolie du souvenir -autant de motifs indissociables de son univers- qui échappent ainsi à la pesanteur ; les sentiments s'épurent par effet de contraste.

Ce sont les chansons et les danses, qui ont force de rituels, qui donnent corps aux émotions, comme la sérénade «The Wild Colonial Boy» célébrant dans la taverne de «L'Homme tranquille» le retour de l'enfant du pays ou le quadrille improvisé «Chuck-A-Walla-Swing» dans «Le Convoi des braves».

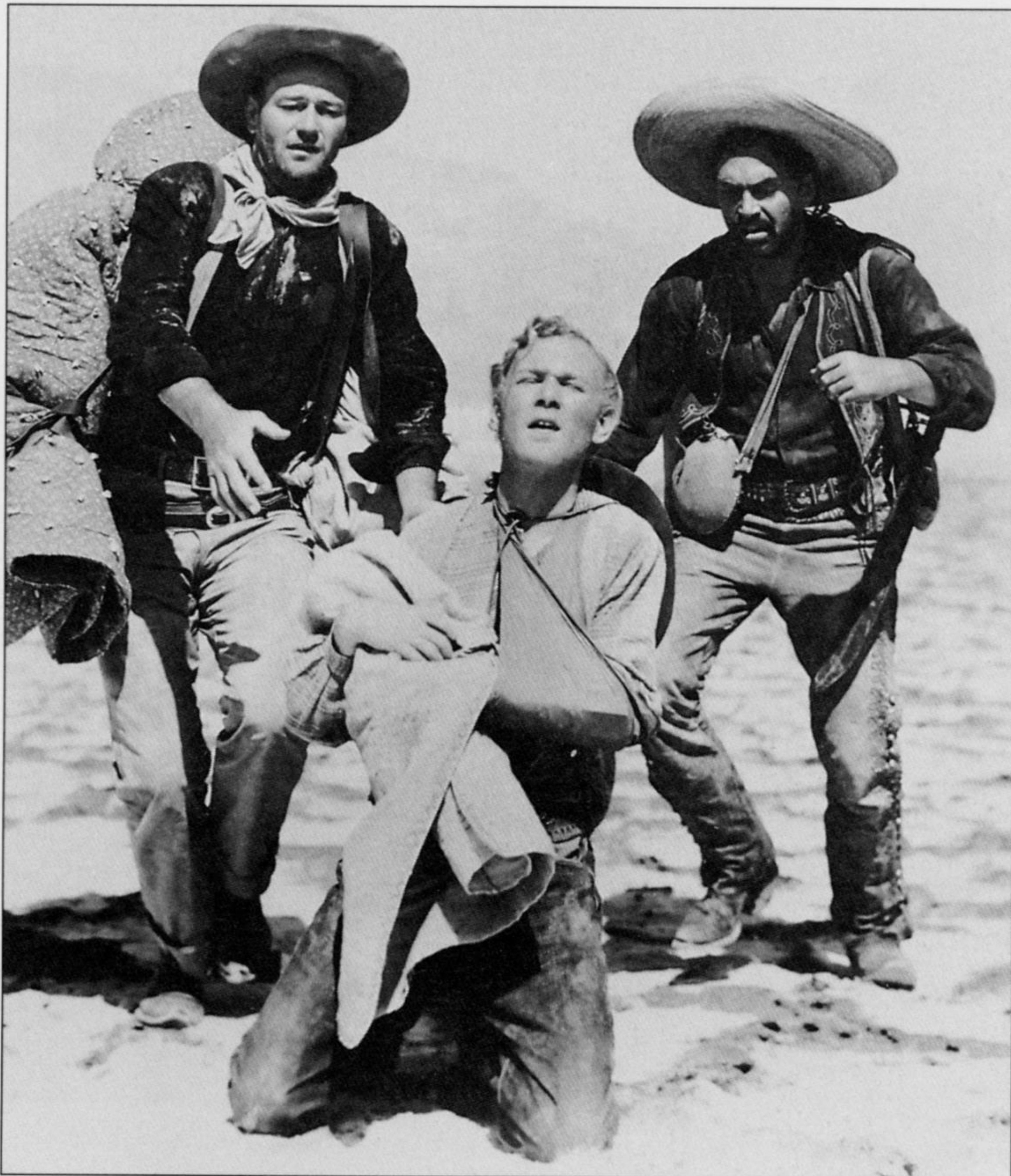
Riches en émotions, magiques à regarder comme à écouter, la plupart des films de Ford n'ont pas pris une ride. En regardant le passé, il nous offrent pourtant des clés pour interpréter le monde d'aujourd'hui. Ce qui ne signifie pas pour autant -et heureusement d'ailleurs- que Ford a su rester d'actualité en devenant un artiste «politiquement correct». Les voyages qui lui importent le plus sont des voyages au cœur de l'humain, par essence intensément spirituels, comme celui du jeune Lincoln, de Ethan Edwards, ou du Dr. Cartwright ; des voyages pour trouver ou redéfinir le sens de sa vie, pour dissiper le chagrin et les regrets, faire taire la soif de vengeance et l'amertume, et accéder à la paix. Ces voyages que nous devons tous accomplir trouvent leur dimension mythique dans les récits de Ford.

Ford a la conviction que l'Histoire est en marche : il croit en la fin des temps anciens et en la naissance d'une ère nouvelle. Sans illusions, il aspire à un avenir meilleur -même si ce n'est pas encore pour demain. Il sait aussi que le monde à venir sera fait des leçons du passé, de sacrifices, d'amours perdus et retrouvés, de familles déchirées ou soudées, de communautés et de cultures détruites. Il rend hommage à tous ceux qui ont construit notre histoire et les rappelle à notre mémoire. C'est en nous reliant ainsi au passé que son œuvre accède à l'éternité.

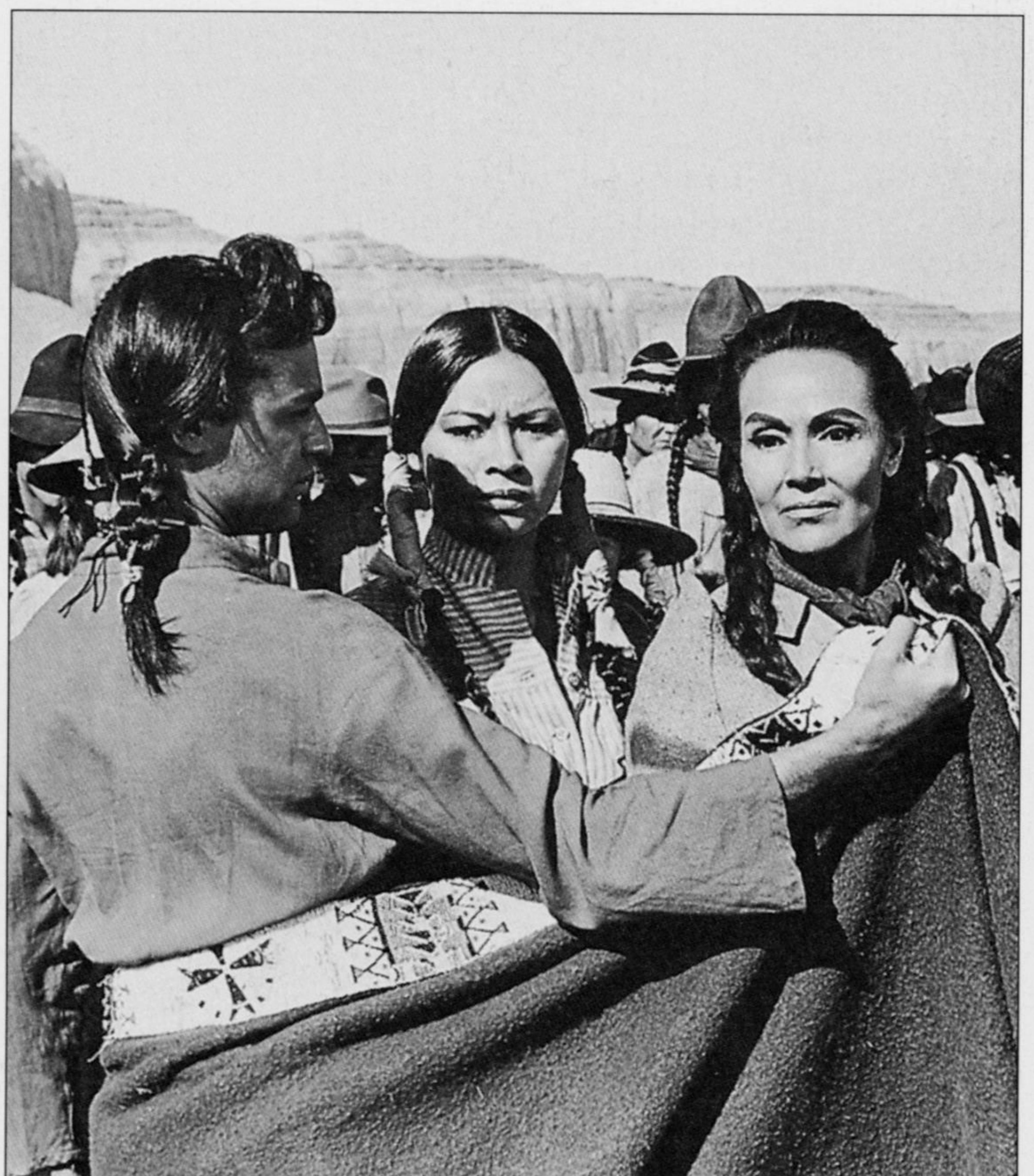
Blake LUCAS



Le Sergent noir (Woody Strode, Jeffrey Hunter, Constance Towers).



Le Fils du désert (John Wayne, Harry Carey Jr., Pedro Armendariz).



Les Cheyennes (à droite, Dolores del Río).

Ford vu par Bogdanovitch

Bien des gens étaient intimidés par John Ford. Son aspect y était sans doute pour quelque chose : il avait les traits d'un Irlandais aux cheveux grisonnants, l'oeil masqué par un bandeau noir qui recouvrait des lunettes épaisses, avec à la bouche un éternel bout de cigare ou de grand mouchoir blanc qui virait au brun à force d'avoir été mâchonné. Le plus souvent, il affichait non sans provocation un visage fermé ou une mine renfrognée. Ses vêtements étaient généralement froissés et tâchés, et les lacets de ses baskets bleu foncé toujours défaits. Il dédaignait toute forme de discussion à visée sociale ou artistique, ne parlait jamais des quatre années qu'il avait passées au front pendant la Seconde Guerre Mondiale, et se qualifiait lui-même de «réalisateur dur à cuire» pour qui tourner des films était un simple «gagne-pain» auquel il prenait plaisir. Par conséquent, il était souvent difficile de trouver des sujets de conversation qu'il tolérât. Un jour je lui fis remarquer, un peu sur mes gardes, que l'anniversaire de John Wayne approchait et que j'avais envie lui offrir un livre. Ford brailla : «Il

en a déjà un !». Mais quand il vous regardait avec ses yeux bleus pâles et qu'il vous souriait, l'expression qui se lisait sur son visage était sans doute la plus douce que j'ai jamais vue.

L'acte de naissance de Ford indique : John Martin Feeney, né à Cape Elizabeth dans le Maine, le 1er février 1894. Or, dans toutes les publications le concernant, la date est 1895, et le nom est Sean Aloysius O'Fearna ou O'Feeney : il semblerait donc que Ford se soit accordé un an de moins et des origines irlandaises plus marquées. Ses parents, ayant émigrés tous deux de Galway en Irlande, se rencontrèrent pourtant aux Etats-Unis, où son père devint propriétaire de saloon. Jack (c'est ainsi qu'on l'appela) fut leur treizième et dernier enfant. En 1917, Ford réalisa son premier film, un western de 2 bobines, dont il incarnait aussi le personnage principal. Pendant les 50 ans qui suivirent, Ford réalisa 135 autres films, parmi lesquels 72 furent nominés aux Oscars et remportèrent 23 récompenses, dont 6 revinrent



John Ford sur le tournage du Cheval de fer.



Sur le tournage de l'Homme qui tua Liberty Valance : James Stewart, John Ford et John Wayne.

à Ford : 4 pour la mise en scène et 2 pour ses documentaires de guerre. Il demeure le seul réalisateur ayant remporté à 4 reprises le Prix de la Critique New-Yorkaise, et le premier cinéaste à s'être vu décerner la Médaille de la Liberté, la plus haute distinction civile aux Etats-Unis. La tribu indienne Navajo l'adopta comme l'un des siens et lui attribua le nom de «Natani Nez», le Grand Chef.

Ford, irlandais catholique -«un catholique douteux» me confia-t-il un jour- fut marié pendant 59 ans à Mary Mc Bryde Smith, une superbe femme, incroyablement déterminée, et descendante directe de Sir Thomas More. Ils eurent

un fils et une fille, Patrick et Barbara, qui ont tous deux travaillé pendant des années dans le monde du cinéma.

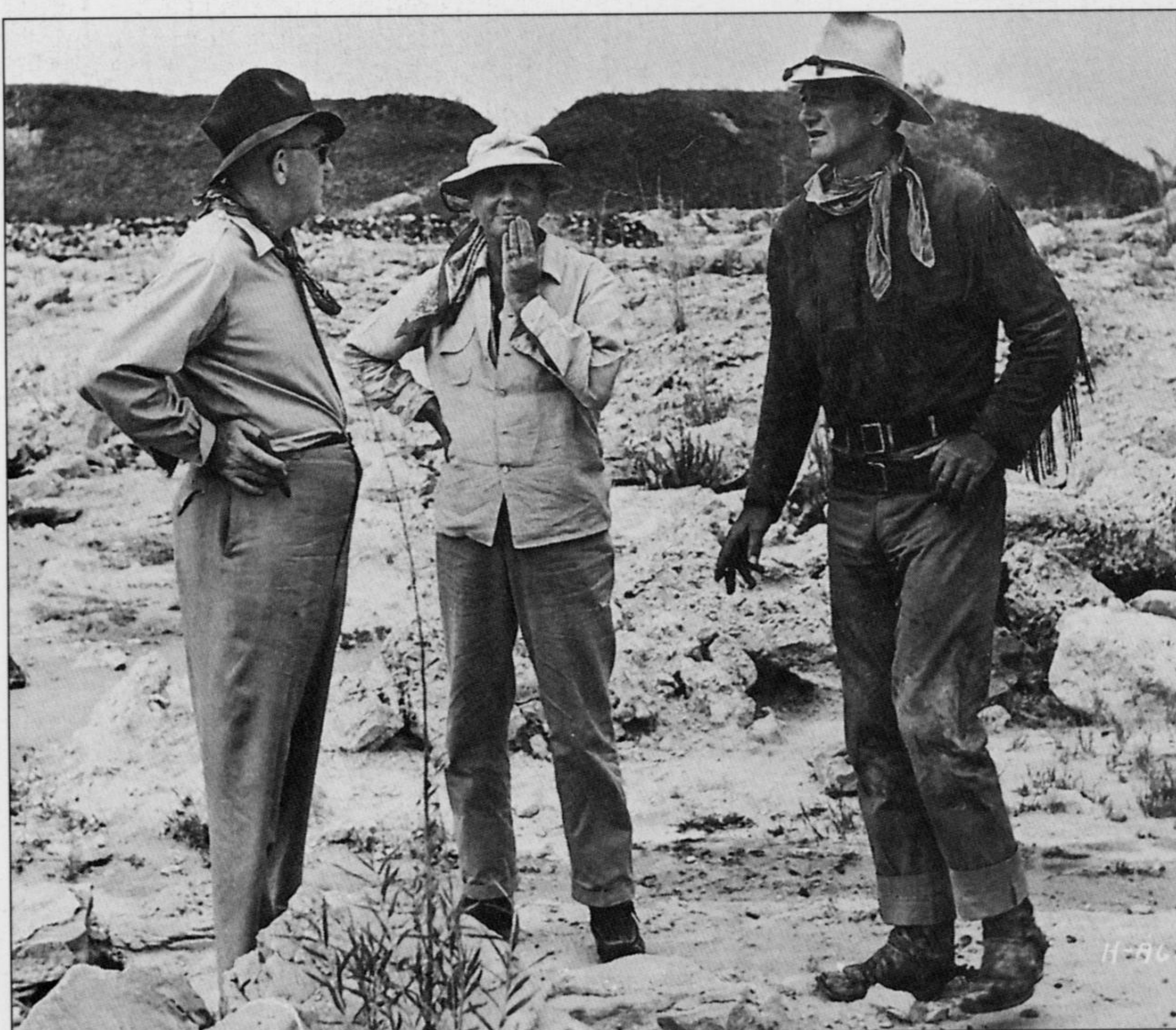
En Août 1941, soit 4 mois avant l'attaque de Pearl Harbour, Ford (âgé alors de 47 ans) fut mobilisé dans la marine américaine avec rang de Capitaine. Nommé responsable du Département Cinématographique, qui était une unité de matelots, il devint par la suite Amiral à deux étoiles. Décoré à de nombreuses reprises, Ford reçut notamment le «Purple Heart» pour les blessures subies lors de la bataille de Midway qu'il filma à l'aide d'une caméra 16mm portative, même après avoir reçu des éclats d'obus dans le bras et à l'aîne.

Quasiment à lui seul, Ford a parachevé l'art du Western jusqu'à lui donner un genre spécifiquement américain, tout en révélant des stars telles que George O'Brien, Buck Jones, Henry Fonda et John Wayne. Howard Hawks m'affirma que personne ne pouvait véritablement faire de westerns «sans penser à John Ford». Et il ajouta : «d'ailleurs il est difficile de réaliser quelque film que se soit sans penser à John Ford». Le thème auquel Ford revenait le plus souvent était «la gloire dans la défaite». Orson Welles le décrivait comme «un poète et un comique», et ajoutait que de tous les grands maîtres, ses favoris étaient : «John Ford, John Ford, et John Ford».

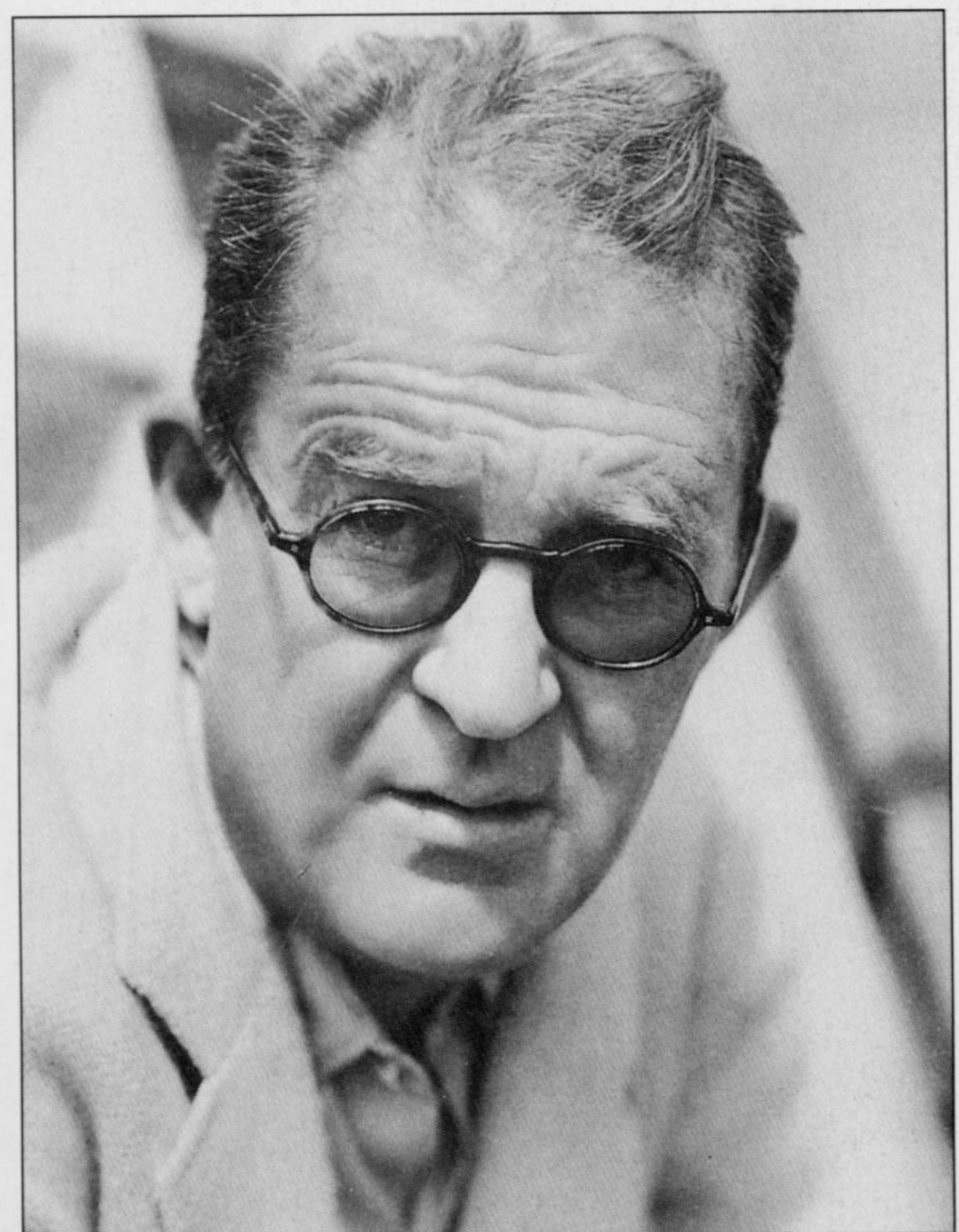
Peter BOGDANOVITCH



John Ford et Ava Gardner.



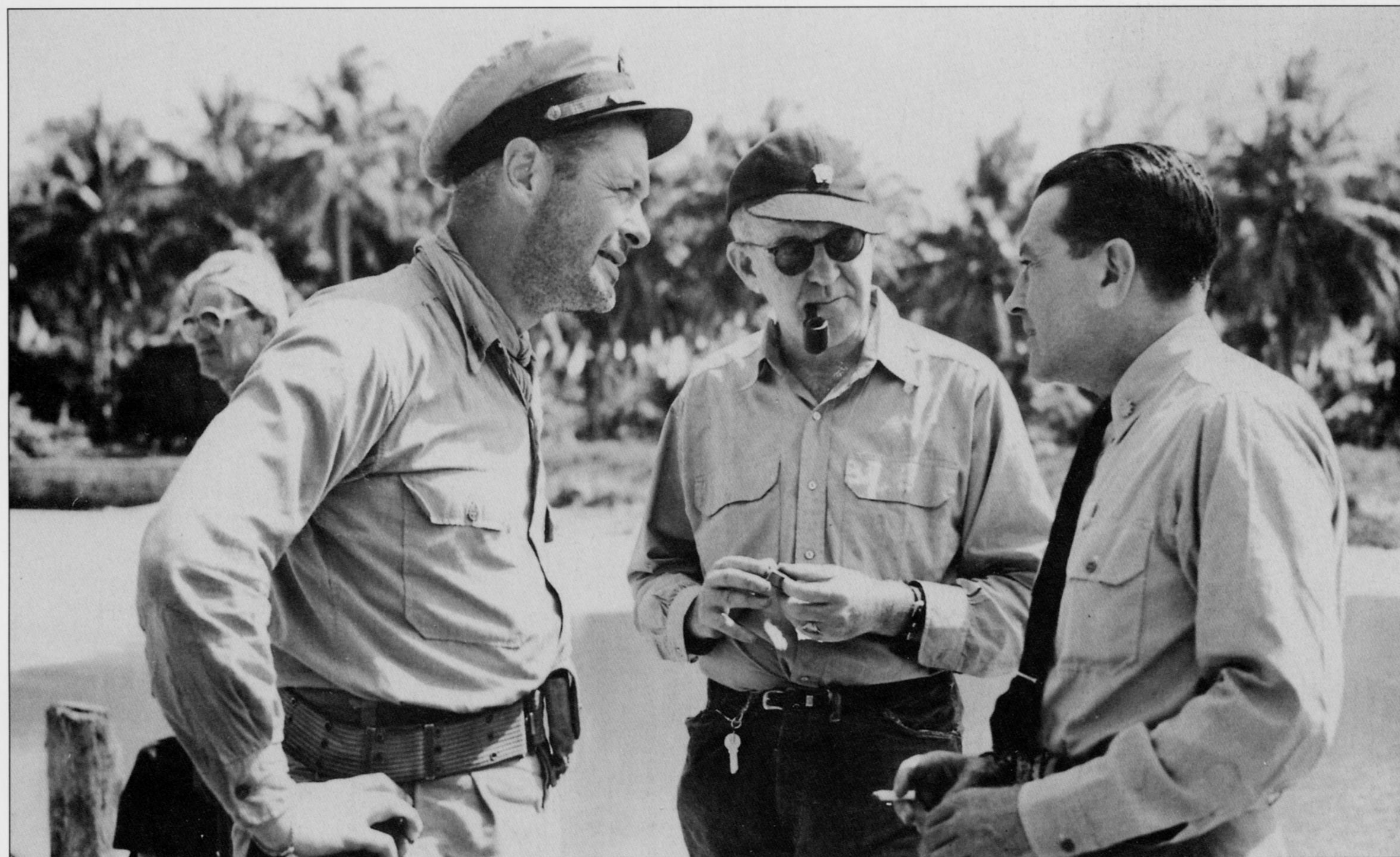
John Ford et John Wayne.



John Ford.



Sur le tournage du Sergent noir : Constance Towers, Jeffrey Hunter et...John Ford.



Sur le tournage des Sacrifiés : Robert Montgomery et John Ford.



Rétrospective John Ford

The Iron Horse

(Le Cheval de fer)

1924. 144 min. (muet/au piano : Serge Bromberg). **Production** : FOX. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Charles Kenyon d'après une histoire de John Russell et Charles Kenyon. **Photographie** : George Schneiderman et Burnett Guffey. **Intertitres** : Charles Darnton. **Musique** : Erno Rapee. **Interprètes** : George O'Brien, Madge Bellamy, Judge Charles Edward Bull, William Walling, Fred Kohler, J. Farrell McDonald, Jack O'Brien, George Wagner.

Un jeune homme, parti venger son père assassiné, est embauché pour la construction du premier chemin de fer transcontinental. Après bien des embûches, les deux équipes venant de l'Est et de l'Ouest se retrouvent à Promontary Point le 10 mai 1869.

C'était le délire. J'aimerais bien un jour avoir le temps d'écrire l'histoire du tournage. John FORD

Three Bad Men

(Trois sublimes canailles)



1926. 9 bobines.95 min. (muet/au piano : Serge Bromberg). **Production** : FOX. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : John Ford et John Stone, d'après le roman d'Herman Whitaker : «Over the Border». **Photographie** : George Schneiderman. **Interprètes** : George O' Brien, Olive Borden, J. Farell McDonald, Tom Santschi, Frank Campeau, Lou Tellegen.

Ruée vers le Dakota-1870- Trois hors-la-loi prennent sous leur protection une jeune orpheline et son amoureux et se sacrifient pour sauver le jeune couple de pionniers d'un shérif crapuleux et de sa bande.

Ce film, avec ses scènes spectaculaires et mélodramatiques, entrecoupées de scènes humoristiques, est déjà du Ford du meilleur cru. Lindsay ANDERSON

The Whole Town's Talking

(Toute la Ville en parle)

1935. 95 min. (copie neuve) **Production** : Columbia. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Jo Swerling, d'après le roman de W.R. Burnett. **Photographie** : Joseph August. **Montage** : Viola Lawrence. **Interprètes** : Edward G. Robinson, Jean Arthur, Wallace Ford, Donald Meek, Edward Brophy, J. Farell McDonald.

Arthur Ferguson Jones, un employé doux et timide découvre qu'il est le sosie du caïd local. Sa ressemblance avec «Killer Mannion» entraîne une série de quiproquos et de situations comiques.

Ford trouve dans ce film une façon indirecte de parler de l'Amérique en crise à travers un personnage d'employé timide et soumis

qui découvre en lui-même les ressources vitales pour devenir un "tueur" lorsque sa vie et son bonheur sont mis en péril. Joël MAGNY

Steamboat round the bend

1935. 80 min. **Production** : FOX. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Dudley Nichols et Lamar Trotti, d'après l'histoire de Ben Lucian Burman. **Photographie** : George Schneiderman. **Montage** : Alfred De Gaetano. **Musique** : dirigée par Samuel Kaylin. **Décors** : William Darling. **Interprètes** : Will Rogers, Anne Shirley, Eugene Pallette, John McGuire, Berton Churchill, Stepin'Fetchit, Francis Ford, Irvin S. Cobb, Roger Imhof.

Le docteur Pearly vend ses remèdes le long du Mississippi. Son vieux bateau à vapeur va lui servir, lorsque son neveu est injustement accusé de meurtre, à sillonner le fleuve à la recherche du seul témoin qui pourrait sauver le jeune homme de la pendaison.

Chez Will Rogers, le comique était celui d'un moraliste, préoccupé par le bien et le mal. Ainsi était Ford.

On comprend toute la sympathie qu'il éprouve pour ce personnage caustique, mais généreux. Lindsay ANDERSON

The Prisoner of Shark Island

(Je n'ai pas tué Lincoln)

1936. 95 min. **Production** : FOX. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Nunnally Johnson. **Photographie** : Bert Glennon. **Montage** : Jack Murray. **Musique** : Louis Silver. **Décors** : William Darling. **Interprètes** : Warner Baxter, Gloria Stuart, Claude Gillingwater, Arthur Byron, O. P. Heggie, Harry Carey, Francis Ford, John Carradine.

La véritable histoire du docteur Samuel Mudd qui soigna John Wilkes Booth sans savoir que celui-ci venait d'assassiner le président Lincoln. Mudd est condamné à la prison à vie. Lors d'une épidémie de fièvre jaune, son attitude héroïque lui vaut d'être gracié, puis réhabilité .

Si l'idéal patriotique est évoqué ça et là dans le film, les lacunes de la démocratie

et des méthodes d'un gouvernement sont dépeintes sans concession. Linsay ANDERSON



Stagecoach

(La Chevauchée fantastique)

1939. 97 min. **Production** : Walter Wanger pour U.A (copie neuve La Cinémathèque Française). **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Dudley Nichols, d'après «Stage to Lordsburg» de Ernst Haycox. **Photographie** : Bert Glennon. **Montage** : Dorothy Spencer et Walter Reynolds. **Musique** : Richard Hageman. **Décors** : Alexander Toluboff. **Interprètes** : Claire Trevor, John Wayne, Thomas Mitchell, John Carradine, George Bancroft, Andy Devine, Donald Meek, Louise Platt, Tim Holt, Berton Churchill, Tom Tyler, Francis Ford.

En 1885, les Indiens menaçant le camp de Tonto, en Arizona, un groupe de civils est évacué par diligence. Parmi eux, il y a le joueur Hatfield, le représentant en whisky Peacock, une femme enceinte, le docteur Boone, une fille légère surnommée Dallas... Le hors-la-loi Ringo Kid, qui vient de s'évader de prison, va se joindre au convoi, qui est bientôt attaqué par les Peaux-Rouges.

La quintessence du western classique qui, à l'époque, parut étonnamment moderne par le renouvellement complet du genre qui s'y manifestait. L'équilibre entre, d'une part, les scènes d'action, le climat de menace, de danger mortel qui pèse sur les voyageurs et, d'autres part, la description fouillée, drue, laconique de chacun des personnages, a pu être égalé par la suite, mais jamais dépassé. Jacques LOURCELLES



Young Mr Lincoln

(Vers sa destinée)

1939. 101 min. **Production** : FOX. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Lamar Trotti. **Photographie** : Bert Glennon. **Montage** : Walter Thompson. **Musique** : Alfred Newman. **Décors** : Richard Day et Mark Lee Kirk. **Interprètes** : Henry Fonda, Alice Brady, Marjorie Weaver, Dorris Bowdon, Arleen Whelan, Eddie Collins, Pauline Moore, Richard Cromwell, Donald Meek, Ward Bond, Francis Ford.

New Salem, Illinois, 1832. Abe Lincoln est candidat aux élections; il décide de faire carrière en oeuvrant pour le bien public dans le domaine du droit. Pourtant, il gagnera une de ses premières affaires en ayant recours à la ruse, pour démontrer l'innocence de deux suspects de meurtre.

Avec ce film, on peut dire que Ford avait atteint sa maturité artistique. Il avait trouvé son thème de prédilection et maîtrisait une technique suffisamment délicate pour pouvoir l'exprimer avec bonheur. Lindsay ANDERSON

Rétrospective John Ford



The Grapes of Wrath

(Les Raisins de la colère)

1940. 129 min. **Production :** FOX. **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Nunnally Johnson, d'après le roman de John Steinbeck. **Photographie :** Gregg Toland. **Montage :** Robert Simpson. **Musique :** Alfred Newman. **Décors :** Richard Day et Mark Lee Kirk. **Interprètes :** Henry Fonda, Jane Darwell, John Carradine, Charley Grapewin, Dorris Bowdon, Russell Simpson, O. Z. Whitehead, John Qualen, Eddie Quillan, Zeffie Tilbury, Frank Sully, Shirley Mills, Ward Bond, Darryl Hickman, Grant Mitchell.

La crise économique et financière de 1929 a fait énormément de nouveaux pauvres aux Etats-Unis. Les paysans deviennent des vagabonds, parcourant les routes à la recherche d'un travail. Comme beaucoup d'autres, la famille Joad prend la route et traverse l'Amérique d'Est en Ouest. Et la Californie n'est pas la terre d'accueil prévue, mais le lieu d'une autre exploitation...

«Les Raisins de la colère» est l'ancêtre et le plus sublime des road movies du cinéma américain. Il contient en tout cas l'une des plus poignantes et plus violentes dénonciations de la misère qu'on ait vues dans un film. Un monde disparaît : celui de la famille unie et des traditions séculaires. Un autre monde, peut-être, va naître, enfanté dans le désarroi, le doute, la souffrance.

Jacques LOURCELLES



How Green Was My Valley

(Qu'elle était verte ma vallée)

1941. 118 min. **Production :** FOX. **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Philip Dunne, d'après le roman de Richard Llewellyn. **Photographie :** Arthur Miller. **Montage :** James B. Clark. **Musique :** Alfred Newman. **Décors :** Richard Day et Nathan Juran. **Interprètes :** Walter Pidgeon, Maureen O'Hara, Donald Crisp, John Loder, Anna Lee, Roddy McDowell, Sara Allgood, Barry Fitzgerald, Patrick Knowles, Ann Todd, Rhys Williams.

Vers 1890, la vie d'une famille de mineurs, les Morgan, au Pays de Galles. A la suite d'une grève, le désaccord entre le père et ses fils provoque le départ de ceux-ci. Peu après le père meurt dans un accident de la mine. La tragique désintégration d'une famille et de la vallée où ils vivent.

Le classique par excellence. «Qu'elle était verte ma vallée» est un roman d'apprentissage, une chronique familiale et sociale, et surtout l'évocation de certaines valeurs supposées éternelles ayant forgé une société.

Jacques LOURCELLES



They Were Expendable

(Les Sacrifiés)

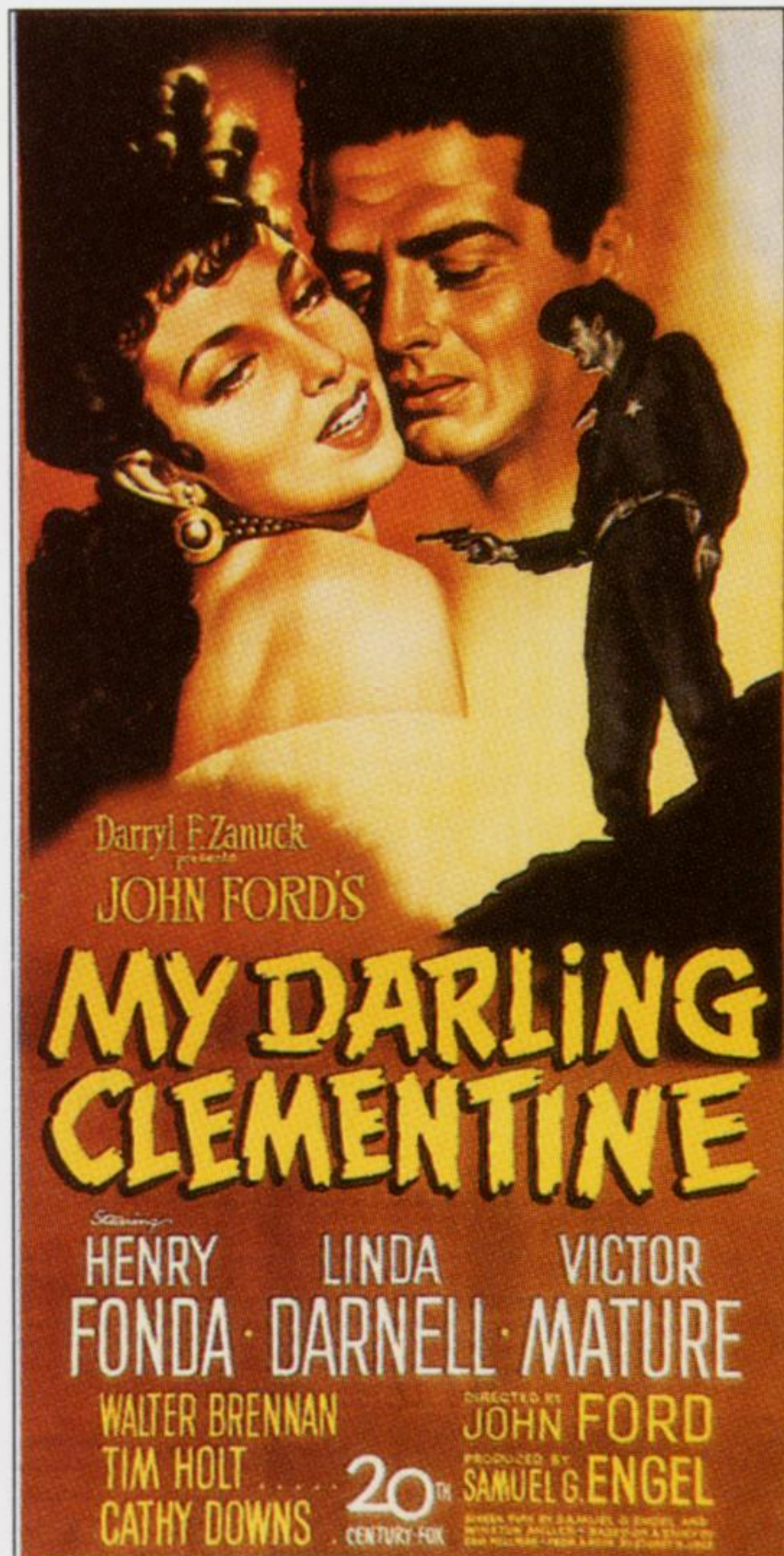
1945. 136 min. **Production :** MGM. **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Frank W. Wead, d'après le livre de William L. White. **Photographie :** Joseph August. **Montage :** Frank E. Hull et Douglas Biggs. **Musique :** Herbert Stothart. **Décors :** Malcolm F. Brown. **Interprètes :** Robert Montgomery, John Wayne, Donna Reed, Jack Holt, Ward Bond, Leon Ames, Arthur Walsh, Cameron Mitchell, Charles Trowbridge, Paul Langton, Harry Tenbrook, Marshall Thompson, Louis Jean Heydt, Russell Simpson, Murray Alper.

Héroïsme et courage guident les lieutenants américains qui commandent des vedettes lance-torpilles mouillant dans un petit port des Philippines au moment de l'attaque de Pearl Harbor, dans un contexte historique qui marque la pire défaite militaire des Etats-Unis.

La guerre n'était pas terminée quand Ford commença le tournage des «Sacrifiés», mais son film va bien au-delà des préoccupations immédiates du conflit mondial. Aucune autre de ses œuvres ne montre plus nettement le génie de Ford pour donner toute leur poésie à des sentiments éprouvés récemment et qu'il sut transcender pour accomplir une œuvre d'art.

Lindsay ANDERSON

Rétrospective John Ford



My Darling Clementine

(La Poursuite infernale)

1946. 97 min. **Production :** FOX. **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Samuel G. Engel et Winston Miller, d'après l'adaptation par Sam Hellman du livre de Stuart N. Lake «Wyatt Earp, Frontier Marshal». **Photographie :** Joseph P. McDonald. **Montage :** Dorothy Spencer. **Musique :** Cyril M. Mockridge. **Décors :** James Basevi et Lyle R. Wheeler. **Interprètes :** Victor Mature, Henry Fonda, Linda Darnell, Walter Brennan, Tim Holt, Ward Bond, Cathy Downs, Alan Mowbray, John Ireland, Grant Withers, Roy Roberts, Jane Darwell, Francis Ford, Arthur Walsh.

Pour venger son frère assassiné, un gardien de bétail, Wyatt Earp, accepte le poste de shérif de Tombstone. Il soupçonne d'abord Doc Holliday, un médecin alcoolique qui vit avec l'Indienne Chihuahua. Celle-ci le met sur la piste des meurtriers, les Clanton, que Wyatt et ses frères vont affronter à O.K. Corral.

Le film progresse à l'aide de nombreux contrastes : action dure et violente parsemée de scènes lyriques et paisibles, vision mythique des personnages basée autant sur leurs hauts faits que sur le détail familial et pittoresque de leur comportement. (...) Ford est capable, à n'importe quel moment de la narration, d'introduire une de ces scènes qu'on ne trouve que chez lui et où le caractère spécifique de l'intrigue qu'il raconte est comme aboli et renvoie le spectateur à l'éternité globale de l'oeuvre fordienne. Jacques LOURCELLES



Fort Apache

(Le Massacre de Fort Apache)

1948. 127 min. **Production :** Argosy-RKO. **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Frank S. Nugent, d'après l'histoire de James Warner Bellah «Massacre». **Photographie :** Archie Stout. **Montage :** Jack Murray. **Musique :** Richard Hageman. **Décors :** James Basevi. **Interprètes :** John Wayne, Henry Fonda, Shirley Temple, John Agar, Ward Bond, George O'Brien, Victor McLaglen, Pedro Armendariz, Anna Lee, Irene Rich, Guy Kibbee, Grant Withers, Jack Pennick.

A Fort Apache, menacé par les Indiens, l'affrontement d'un capitaine habitué à la lutte et d'un colonel imbu de sa science livresque qui va lui faire commettre une erreur tactique. Son arrogance lui fait sous-estimer les Apaches et conduit ses hommes au massacre.

La reconstitution minutieuse, digne d'un documentaire, de la vie dans ce petit fort poussiéreux, offre un grand intérêt en mettant en lumière une importante communauté de l'Ouest si longtemps négligée. (...) Son personnage principal, le colonel Thursday, est une caricature à peine déguisée d'Armstrong Custer, cet officier ambitieux responsable du désastre historique de Little Big Horn. Lindsay ANDERSON



She Wore A Yellow Ribbon

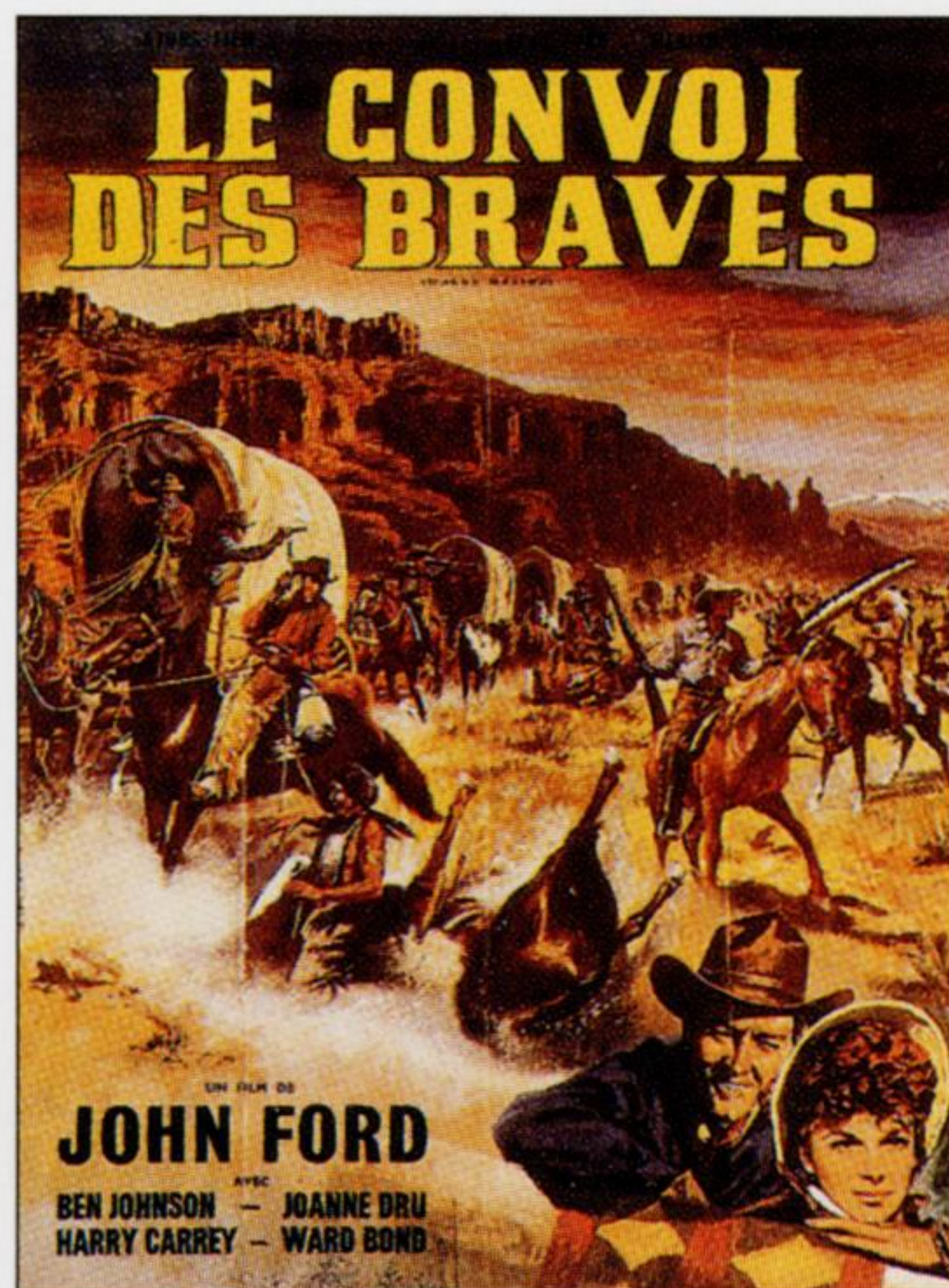
(La Charge héroïque)

1949. 103 min. couleur. **Production :** Argosy - RKO. (**copie neuve : B.F.I Classics**). **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Frank S. Nugent et Lawrence Stallings, d'après «War Party» de James Warner Bellah. **Photographie :** Winton C. Hoch. **Montage :** Jack Murray. **Musique :** Richard Hageman. **Décors :** James Basevi. **Interprètes :** John Wayne, Joanne Dru, John Agar, Ben Johnson, Harry Carey Jr, Victor McLaglen, Midred Natwick, George O'Brien, Arthur Shields, Chief Big Tree, Francis Ford.

Second volet de la trilogie sur la cavalerie. A la veille de prendre sa retraite, le chef d'un avant-poste de l'Ouest se voit confier une dernière mission et sauve un convoi attaqué par les Indiens.

C'est là où ses films réussissent le mieux à nous émouvoir. Les pages froides des livres d'histoire s'illuminent avec réalisme et poésie : c'est le temps des frontières instables, de l'angoisse des raids d'Indiens menaçants, mais c'est aussi l'irrésistible naissance d'une nation. Lindsay ANDERSON

Rétrospective John Ford



1950. 86 min. **Production :** Argosy - RKO (**copie neuve B.F.I Classics**). **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Frank S. Nugent et Patrick Ford, d'après une idée de John Ford. **Photographie :** Bert Glennon. **Montage :** Jack Murray. **Musique :** Richard Hageman. **Décor :** James Basevi. **Interprètes :** Ben Johnson, Harry Carey Jr, Joanne Dru, Ward Bond, Charles Kemper, Alan Mowbray, Jane Darwell, Ruth Clifford, Russell Simpson, James Arness, Kathleen O'Malley, Francis Ford.

Deux vendeurs de chevaux, Sandy et Travis, escortent un convoi mormon en route vers l'Ouest. Au cours de leur périple, ils rencontrent trois comédiens itinérants perdus dans le désert, dont une jeune actrice au passé ténébreux : Denver. Travis en tombe amoureux, tandis que Sandy courtise une mormone, Prudence Perkins. Un jour, le convoi est attaqué par une famille de hors-la-loi, les Clegg...

Le «Convoi des braves» est le film le plus proche de ce que j'ai voulu obtenir. John Ford Ford a voulu retrouver, dans sa simplicité, la quintessence de tous les westerns à partir de variations sur l'un de ses thèmes de prédilection : la quête de la Terre promise. Il s'agit pour Ford de peindre la nature humaine dans ce qu'elle a de plus vital, c'est à dire cette recherche individuelle et collective de la paix, de la sérénité qui prend toujours chez lui l'allure d'une longue errance, d'un voyage, jalonné de danses, de fêtes, d'épisodes sanglants ou familiers. Jacques LOURCELLES



1952. 129 min. couleur. **Production :** Argosy - Republic (**copie neuve La Cinémathèque Française**). **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Frank S. Nugent, d'après l'histoire de Maurice Walsh. **Photographie :** Winton C. Hoch. **Montage :** Jack Murray. **Musique :** Victor Young. **Décor :** Frank Hotaling. **Interprètes :** John Wayne, Maureen O'Hara, Barry Fitzgerald, Ward Bond, Victor McLaglen, Mildred Natwick, Francis Ford, Eileen Crowe, May Craig, Arthur Shields, Charles FitzSimmons, Sean McClory, James Lilburn, Jack MacGowran.

Boxeur américain d'origine irlandaise, Sean Thornton revient dans son village natal d'Inisfree pour y oublier son passé. Mais il se heurte à l'irascible Red Danaher dont il veut épouser la jeune soeur, Mary Kate. Selon la coutume locale, celle-ci ne se considère pas mariée sans la dot que lui refuse son frère.

«L'Homme tranquille» est bien plus qu'une comédie, ou mieux, c'est une vraie comédie : c'est à dire bien plus qu'une farce. Ford lui-même le décrit comme une «histoire d'amour entre adultes» et bien que, curieusement, cet aspect ait été peu compris, c'est l'unique film de Ford dont la «raison d'être» est la complexité des relations amoureuses.

Lindsay ANDERSON



1953. 90 min. **Production :** Argosy - Republic. **Réalisation :** John Ford. **Scénario :** Laurence Stallings, d'après trois récits d'Irvin S. Cobb. **Photographie :** Archie Stout. **Montage :** Jack Murray. **Musique :** Victor Young. **Décor :** Frank Hotaling. **Interprètes :** Charles Winninger, Arleen Whelan, John Russell, Stepin Fetchit, Russell Simpson, Ludwig Stossel, Francis Ford, Paul Hurst, Mitchell Lewis, Dorothy Jordan, Slim Pickens, Jane Darwell.

40 ans après la guerre de Sécession, lors d'une campagne électorale, les anciennes passions ressurgissent entre nordistes et sudistes. En pleine campagne électorale, le juge Priest ose défendre un dossier aussi risqué que celui d'un Noir accusé du viol d'une Blanche.

Le film ruisselle de cet amour et de cette sympathie profonde qu'éprouve Ford pour les fantaisistes, les farfelus, les êtres pittoresques et saugrenus qui habitent à demeure dans la ville, et dont le juge Priest est le prince incontesté. Mais son amour et son respect sont peut-être plus grands encore pour les marginaux, les déclassés, les persécutés... Jacques LOURCELLES

Rétrospective John Ford

The Searchers
(La Prisonnière du désert)



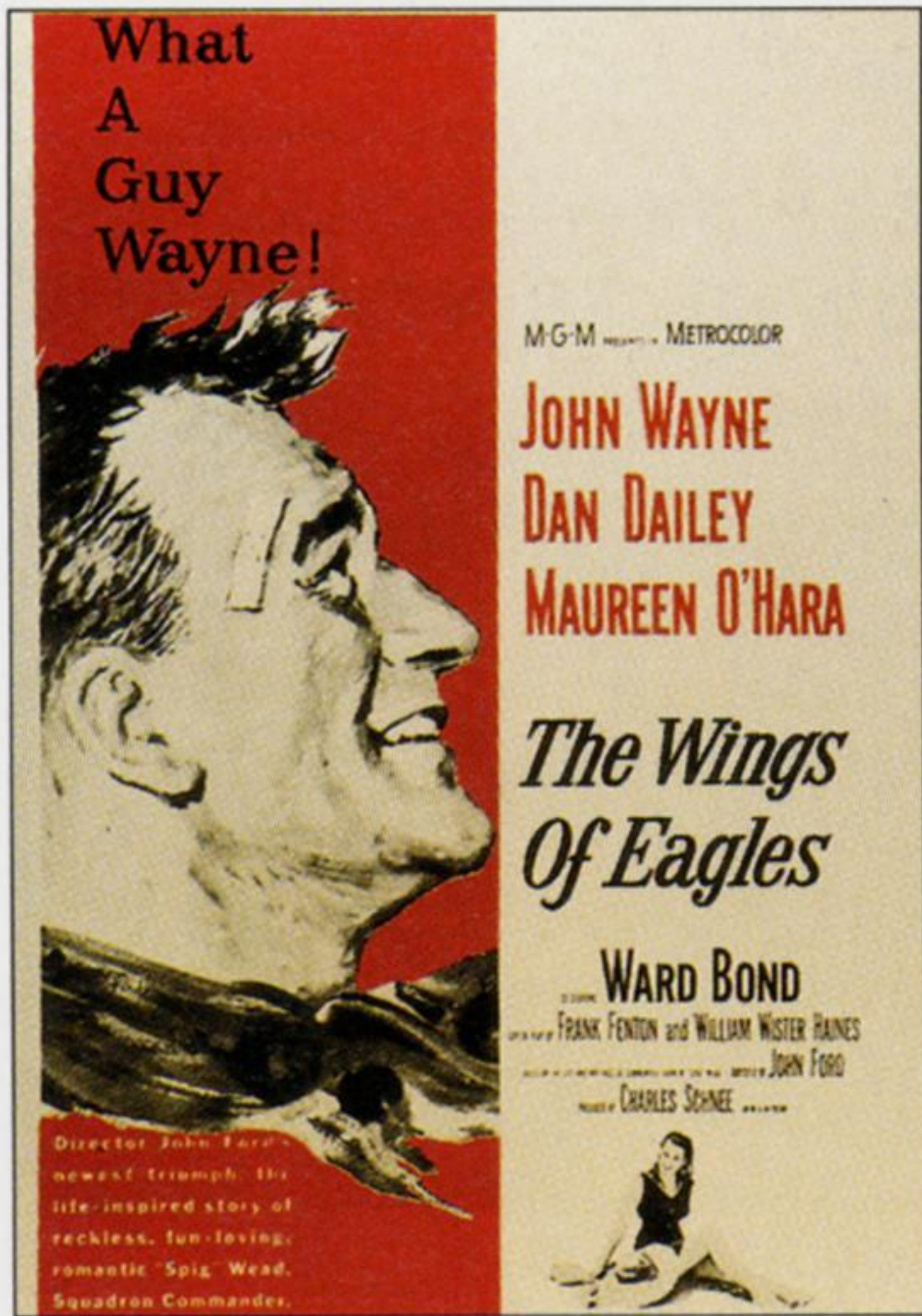
1956. 119 min. couleur. **Production** : Warner Bros (**copie neuve Action**). **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Frank S. Nugent, d'après le roman d'Alan Lay. **Photographie** : Winton C. Hoch. **Montage** : Jack Murray. **Musique** : Max Steiner. **Décors** : Frank Hotaling et James Basevi. **Interprètes** : John Wayne, Jeffrey Hunter, Vera Miles, Ward Bond, Natalie Wood, John Qualen, Olive Carey, Henry Brandon, Ken Curtis, Harry Carey Jr.

Texas, 1868 : Ethan Edwards revient au pays après avoir combattu dans les rangs sudistes. Une bande de Comanches attaque la ferme de son frère et en massacre les occupants, à l'exception de la petite Debbie, que les Indiens emmènent prisonnière. Ethan se lance à leur poursuite.

La Prisonnière du désert est une œuvre impressionnante, celle d'un grand artiste.
Lindsay ANDERSON

C'est la tragédie d'un solitaire, un solitaire dans toute sa splendeur, qui n'aurait jamais pu faire partie d'une famille. John FORD

The Wings of Eagles
(L'Aigle vole au soleil)



1957. 110 min. **Production** : MGM. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Frank Fenton et William Wister Haines. **Photographie** : Paul C. Vogel. **Montage** : Gene Ruggiero. **Musique** : Jeff Alexander. **Décors** : William A. Horning et Malcolm Brown. **Interprètes** : John Wayne, Maureen O'Hara, Dan Dailey, Ward Bond, Ken Curtis, Edmund Lowe, Kenneth Tobey.

Histoire romancée d'un des pionniers de l'aéronavale américaine, Frank Spig Weak, qui devint un auteur célèbre et un héros.

Ford a du bonheur la conception la moins bédoniste qu'on puisse imaginer.
Le bonheur de ses personnages est en effet proportionnel à leur intégration dans un univers exigeant d'eux énergie et dévouement.
Jacques LOURCELLES

The Last Hurrah
(La Dernière Fanfare)



1958. 121 min. **Production** : Colombia. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Frank S. Nugent, d'après le roman d'Edwin O'Connor. **Photographie** : Charles Lawton Jr. **Montage** : Jack Murray. **Décors** : Robert Peterson. **Interprètes** : Spencer Tracy, Jeffrey Hunter, Dianne Foster, Pat O'Brien, Basil Rathbone, Donald Crisp, James Gleason, Edward Brophy, John Carradine.

Frank Skeffington, le maire d'une petite ville américaine de Nouvelle-Angleterre, vit sa dernière campagne électorale.

«La gloire dans la défaite» ! Très bien. O.K. ! J'ai vraiment beaucoup aimé ce film. C'était une bonne étude de caractères. De plus, Tracy était un type merveilleux dans le travail. John FORD
«La Denière Fanfare», par son thème comme par sa distribution ressemble à un film testament.
Lindsay ANDERSON

Rétrospective John Ford

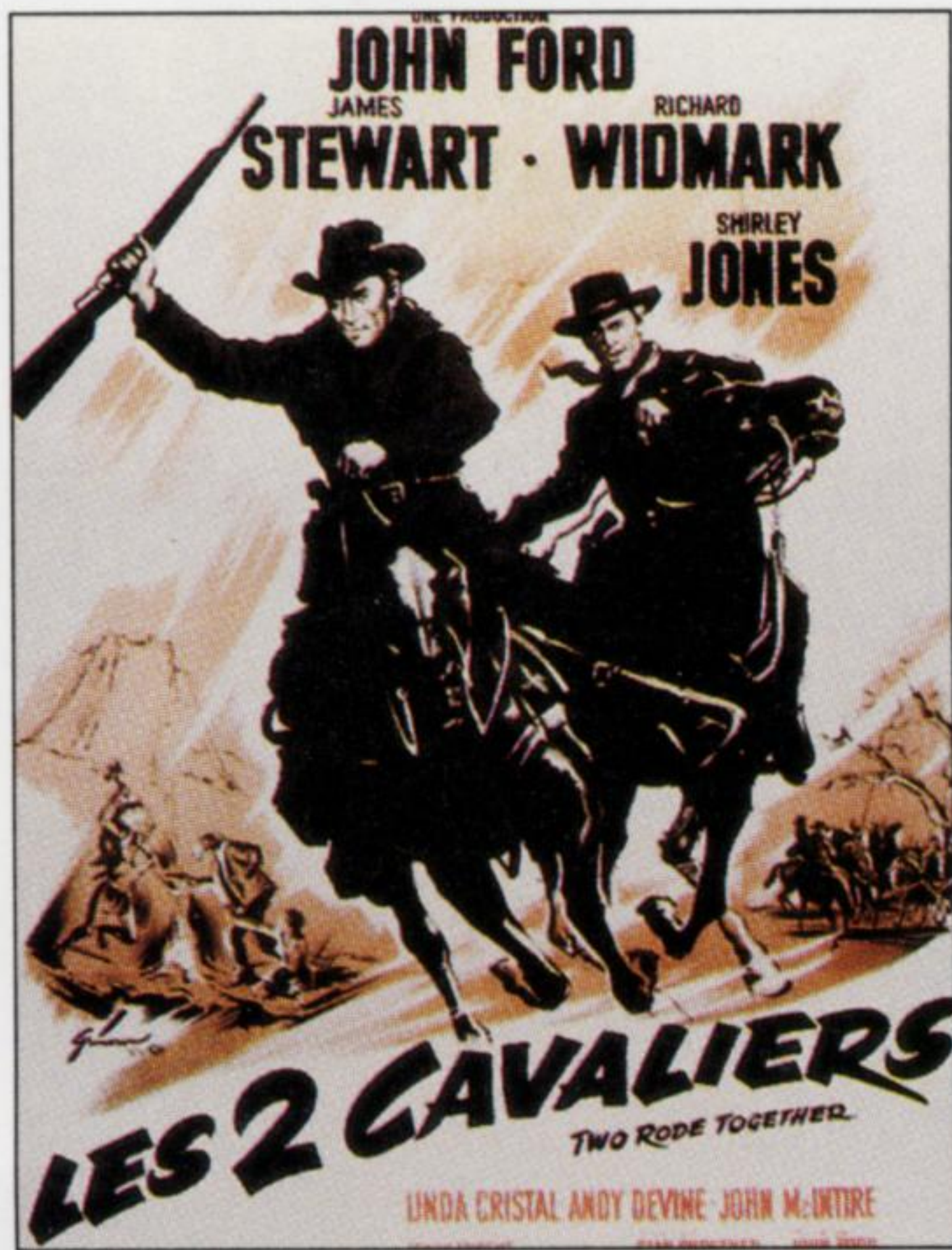


Sergeant Rutledge
(Le Sergent noir)

1960. 111 min. couleur. **Production** : Warner Bros. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Willis Goldbeck et James Warner Bellah. **Photographie** : Bert Glennon. **Montage** : Jack Murray. **Musique** : Howard Jackson. **Décors** : Eddie Imazu. **Interprètes** : Jeffrey Hunter, Constance Towers, Woddy Strode, Billie Burke, Juano Hernandez, Willis Bouchey, Carleton Young.

Durant la guerre de Sécession, un jeune lieutenant défend un sergent noir injustement accusé de viol et de meurtre.

«Le Sergent noir» développe un thème tout aussi important et finalement plus significatif que celui du racisme. Il s'agit de la vieille idée, chère au cœur de Ford, de la dignité et du dévouement, qui s'identifie, comme si souvent dans le passé, à la tradition de la cavalerie américaine. Lindsay ANDERSON



Two Rode Together
(Les Deux Cavaliers)

1961. 109 min. couleur. **Production** : Colombia. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Frank Nugent, d'après le roman de Will Cook «Comanche Captives». **Photographie** : Charles Lawton Jr. **Montage** : Jack Murray. **Musique** : George Duning. **Décors** : Robert Peterson. **Interprètes** : James Stewart, Richard Widmark, Shirley Jones, Linda Cristal, Andy Devine, John McIntire, Paul Birch, Willis Bouchey, Henry Brandon, Harry Carey Jr.

Un shérif cynique et un lieutenant de cavalerie pénètrent en territoire comanche pour récupérer, en marchandant, plusieurs enfants enlevés par les Indiens des années auparavant.

C'est une histoire grave donnant une vision peu romantique de l'Ouest mais qui soulève des thèmes modernes de préjugés racistes. Lindsay ANDERSON



The Man Who Shot Liberty Valance
(L'Homme qui tua Liberty Valance)

1962. 122 min. **Production** : Paramount. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Willis Goldbeck et James Warner Bellah, d'après une histoire de Dorothy M. Johnson. **Photographie** : William H. Clothier. **Montage** : Otho Lovering. **Musique** : Cyril J. Mockridge. **Décors** : Hal Pereira et Eddie Imazu. **Interprètes** : James Stewart, John Wayne, Vera Miles, Lee Marvin, Edmond O'Brien, Andy Devine, Ken Murray, John Carradine, Woody Strode, Denver Pyle, Strother Martin, Lee Van Cleef, Robert F. Simon, O.Z. Whitehead.

Revenu à Shinbone pour les funérailles de son vieil ami Doniphon, le sénateur Stoddard raconte à une journaliste comment fut tué Liberty Valance, qui faisait autrefois régner la terreur sur la ville. C'est lui-même, défenseur de la loi, qui obtint tout le crédit de cet exploit, dû en fait à Doniphon.

C'est une parabole poétique. Le film est empreint d'une telle nostalgie et d'un tel sentiment de regret qu'on serait tenté de le considérer comme une élégie à l'héroïque simplicité de l'Ouest des pionniers. Lindsay ANDERSON

Rétrospective John Ford



Donovan's Reef

(La Taverne de l'Irlandais)

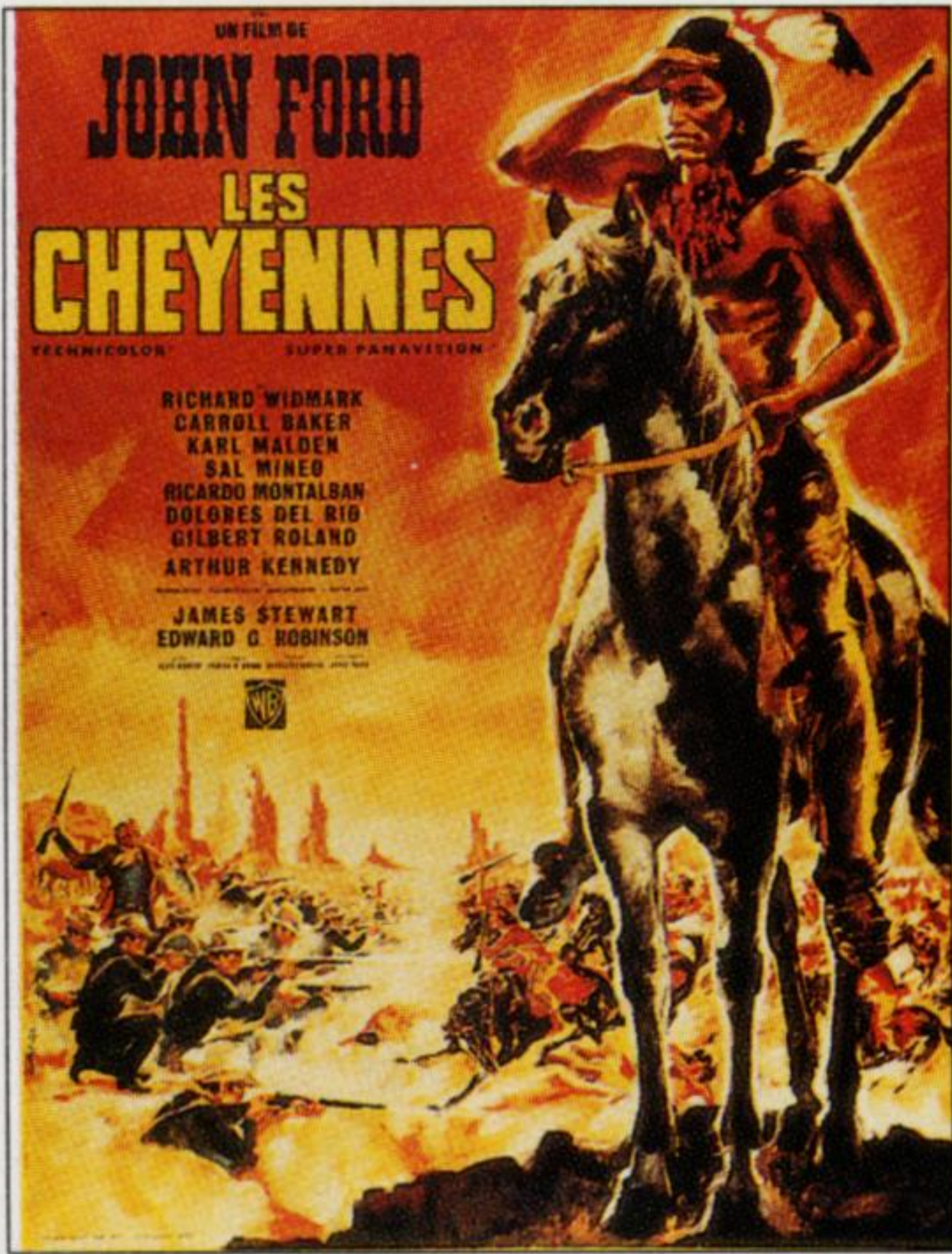
1963. 108 min. couleur. **Production** : Paramount. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Frank S. Nugent et James Edward Grant. **Photographie** : William H. Clothier. **Montage** : Otho Lovering. **Musique** : Cyril J. Mockridge. **Décors** : Hal Pereira, Eddie Imazu. **Interprètes** : John Wayne, Lee Marvin, Elizabeth Allen, Jack Warden, Cesar Romero, Dorothy Lamour, Jacqueline Malouf, Mike Mazurki, Marcel Dalio...

Deux anciens combattants du Pacifique se sont installés en Polynésie. Vingt ans plus tard, la fille de l'un d'eux, élevée dans la société puritaine de Boston, vient à la recherche de son père.

Il y a réellement une espèce de faconde du Shakespeare de la dernière époque dans «La Taverne de l'Irlandais».

C'est un conte de fées, plein d'humour, une œuvre de fantaisie rafraîchissante.

Lindsay ANDERSON



Cheyenne Autumn

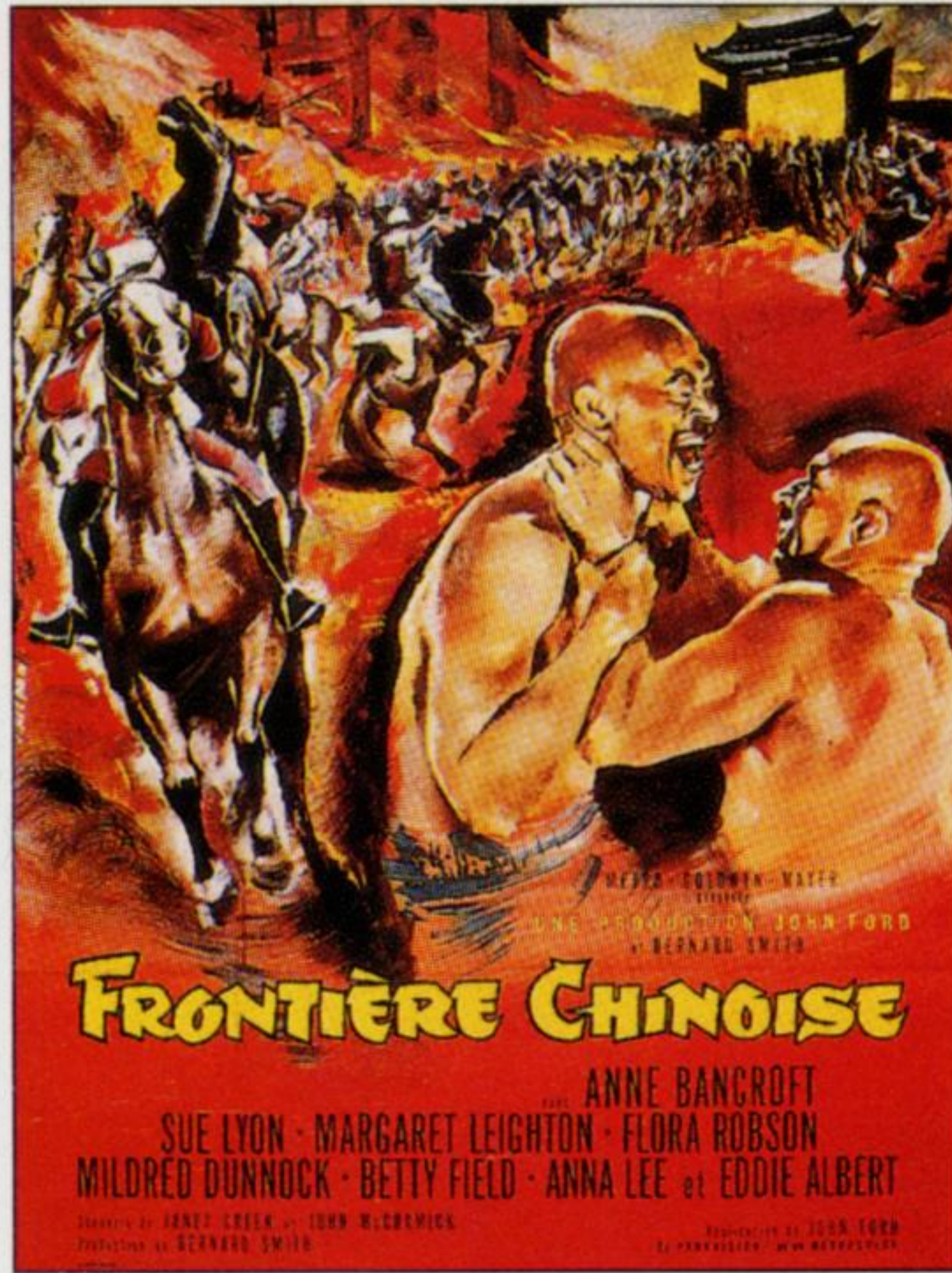
(Les Cheyennes)

1964. 159 min. couleur. **Production** : Warner Bros. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : James R. Webb, d'après le livre de Mari Sandoz. **Photographie** : William H. Clothier. **Montage** : Otho Lovering. **Musique** : Alex North. **Décors** : Richard Day. **Interprètes** : Richard Widmark, Caroll Baker, James Stewart, Edward G. Robinson, Karl Malden, Sal Mineo, Dolores Del Rio, Ricardo Montalban, Arthur Kennedy, Elizabeth Allen, John Carradine, George O'Brien, Sean McClory, Harry Carey Jr, Ben Johnson.

La nation cheyenne quitte les terres de l'Oklahoma où elle est parquée et tente de rejoindre sa terre natale. Poursuivis par la cavalerie américaine, certains se mettent sous la protection des autorités qui les renvoient à leur réserve. Décidés à se battre jusqu'au bout, ils rejoignent les révoltés, tandis que le capitaine Archer tente de négocier une paix destinée à respecter leurs droits.

J'ai voulu pour une fois, montrer le point de vue des Indiens. Soyons francs, nous les avons très mal traités: c'est une véritable tache sur notre conscience. John FORD

L'ensemble constitue une fresque épique, splendide et sereine. Joël MAGNY



Seven Women

(Frontière chinoise)

1966. 87 min. couleur. **Production** : MGM. **(copie neuve Action)**. **Réalisation** : John Ford. **Scénario** : Janet Green et John McCormick, d'après la nouvelle de Norah Lofts «Chinese Finale». **Photographie** : Joseph La Shelle. **Montage** : Otho Lovering. **Musique** : Elmer Bernstein. **Décors** : George W. David, Eddie Imazu. **Interprètes** : Anne Bancroft, Sue Lyon, Margaret Leighton, Flora Robson, Mildred Dunnock, Betty Field, Anna Lee, Eddie Albert, Mike Mazurki, Woody Strode, Jane Chang, Hans William Lee, H.W. Gim, Irene Tsu.

Une mission religieuse en Chine, en 1935, menacée par une invasion mongole. Une doctoresse se sacrifie pour sauver le groupe de missionnaires.

J'étais ravi de changer mon fusil d'épaule et de faire un film entièrement consacré aux femmes. C'est une femme sans religion qui, au contact de toute cette bande de timbrés, se met à se conduire en être humain.

Je crois que c'est un sacré bon film.

John FORD

Remerciements : Action (Jean-Marie Rodon et Jean-Max Causse) • Archéo-Pictures • Aries • B.F.I. Classics • La Cinémathèque Royale de Belgique • La Cinémathèque Française et Bernard Martinand • Columbia Tristar Film • Sony Pictures • Turner Entertainment Co. • Warner Bros. T.V • Warner Home Video • Los Angeles Reader • Lobster films et Serge Bromberg • Sprockets System et Ken Legargeant • Titra film.

Crédits photos : The Kobal Collection • Christophe L.